

Congrès International TEMA 2
*Mobilités, territoires et imaginaires en Amérique depuis les Indépendances
jusqu'aux années 1930*

Université de Pau et des Pays de l'Adour, 20-22 janvier 2011

Résumés

(intervenants classés par ordre alphabétique)

1 – ALBERT Christiane

L'importation du roman régionaliste de langue française au Québec au début du XX^e siècle. Le cas de *Maria Chapdelaine* : transfert, appropriation ou imitation ?

Au début du 20^{ème} siècle, la grande question qui se posait dans les milieux littéraires des canadiens francophones de Montréal et Québec était de savoir comment se situer vis à vis de la littérature française. Alors qu'une partie des élites prônait l'imitation, un autre courant était en quête d'une expression plus spécifiquement québécoise qui exalterait des valeurs régionalistes. Ce sera chose faite avec la publication en 1916 à Montréal d'un roman fondateur du roman du terroir canadien français *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, maintes fois imité, dont le succès - comme celui de ses avatars - fera écran jusqu'à la seconde guerre mondiale à toutes autres formes d'expression littéraire canadienne française.

Or, paradoxalement Louis Hémon était français et c'est à la suite d'un séjour de plusieurs mois au Québec qu'il entreprit la rédaction de son roman qui reprenait, en les adaptant au Québec, le modèle des romans rustiques ou régionalistes français, très à la mode en France depuis la seconde partie du 19^{ème} siècle. Celui-ci se caractérisait par son enracinement dans un terroir et la prise en compte de particularismes linguistiques et culturels régionaux que l'on retrouve dans *Maria Chapdelaine* et ses imitations. Ce qui amène à s'interroger sur la représentativité du roman en tant qu'expression originale d'une identité spécifiquement québécoise en se demandant jusqu'à quel point on peut parler de transfert, d'appropriation ou d'imitation d'un modèle littéraire européen au Québec

2 – ALLOUETTE Patrick

El milagro menonita en México (desde 1922) -

Se hará una breve presentación de la comunidad menonita, desde sus orígenes confesionales y geográficos, hasta su llegada al norte de México, siguiendo su trayectoria migratoria por el mundo. Se pondrá de relieve el que uno de los motivos esenciales de su viaje desde Canadá con destino al Estado de Chihuahua fuera la presencia de las vías férreas del ferrocarril Chihuahua al Pacífico, gracias a las que llegaron a esa región.

A continuación, se estudiará lo imaginario suyo en relación con el espacio prometedor que podía representar la región de Cuauhtémoc, Chihuahua. Luego, se narrará cómo se asentaron en ella y han hecho próspera agrícola e industrialmente a esa zona.

Insertaremos este estudio en el contexto político y legal relativo a la inmigración a Chihuahua, recalcando las leyes expedidas a favor de los flujos migratorios.

Después, se analizarán las transformaciones acarreadas y sus efectos en la geografía -creación de colonias o "campos"-, economía - producción de cereales, ganadería, producción de leche y distribución a nivel nacional-, sociedad -cambios e integración- y cultura -representaciones y percepciones nuevas de la alteridad por los mestizos y los menonitas.

Se pondrán de realce las resistencias a la integración de la alteridad, tales como la barrera lingüística, su confesión y su idiosincrasia.

Amén de la bibliografía disponible, investigaremos en el terreno tanto en los documentos que puedan tener los menonitas (por ejemplo, relatos, cartas, fotos) como realizando entrevistas a testigos de aquella migración y a sus hijos, quienes podrán contar, a través de su vivencia, desde su establecimiento en Cuauhtémoc, la evolución de dichas colonias a la vez material y moralmente.

3 – ALVAREZ CUARTERO Izaskun

De españoles, yucatecos e indios: la venta de mayas a Cuba y la construcción imaginada de una nación

El presente trabajo analizará brevemente la situación social, económica y política de los mayas en el desarrollo colonial peninsular y posteriormente en la construcción independiente de Yucatán hasta el estallido de la Guerra de Castas (1847). El análisis central de la investigación pretende mostrar cómo durante el periodo anteriormente mencionado se pueden establecer una serie de parámetros para enunciar y diseñar la nación maya yucateca. Me centraré en explicar cómo se establecieron las relaciones entre la población maya y los españoles y cómo se desarrollarán durante la construcción del estado-nación mexicano y estado-nación yucateco. Dentro de este discurso es para mi fundamental analizar cómo durante los primeros años de la Guerra de Castas el gobierno yucateco participó en la venta a Cuba de indios mayas apresados durante el conflicto, este tráfico escondía un intento de hacer desaparecer del territorio a todos aquellos indios que impedían el diseño de un Yucatán blanco y próspero, donde no tenían cabida los elementos sociales que impedían ese desarrollo. También analizaré cómo se producen los textos racistas en Yucatán a través de documentos con especial atención en los aspectos biopolíticos que se perciben en los mismos.

4 – AMBROGI Pauline

Alfred Ebelot et ses deux mondes ou le parcours migratoire d'un Français dans l'Argentine de la seconde moitié du XIX^e siècle

Né à Saint-Gaudens en 1837, Alfred Ebelot émigre en Argentine en 1870. Il n'est pas un « simple » migrant mais appartient à une élite étrangère considérée comme une puissance civilisatrice contribuant à la modernisation du pays. Diplômé de l'École centrale, il travaille comme ingénieur dans une entreprise privée puis entre comme secrétaire de rédaction à la *Revue des Deux Mondes*. Par la suite, Ebelot part pour l'Argentine où il travaille comme ingénieur, se mettant au service de la ville de Buenos-Aires, puis d'entreprises privées étrangères et enfin du gouvernement argentin. Son goût prononcé de la politique et de l'écriture le font se tourner rapidement vers le journalisme. Il fonde plusieurs supports de presse et travaille à la fois pour les journaux de la communauté française et ceux de la société locale. Au sein de sa communauté, il est membre actif de plusieurs clubs ou associations et prend part à différentes manifestations politiques, sociales ou culturels. Rentré temporairement en France en 1896, il revient à Buenos-Aires en 1904. Outre ses activités journalistiques, il est professeur de Mécanique jusqu'à son retour définitif en France en 1908. Il meurt en 1912 à Toulouse.

En retraçant le parcours migratoire d'Ebelot, l'idée est d'interroger l'espace dans lequel vit et agit cet étranger français dans l'Argentine de la fin du XIX^e siècle et de comprendre à la fois la représentation qu'il se fait de la société d'accueil, mais aussi la perception que celle-ci a de

lui. Point d'intersection entre deux mondes, Ebelot véhicule un capital spécifique : une formation scientifique et intellectuelle, un savoir-faire, un tissu relationnel, qui sont des éléments porteurs d'un imaginaire social, culturel et politique. Élevé et façonné en France, il est imprégné des valeurs occidentales. C'est en migrant qu'il les transfère et les met en scène au sein de la société réceptrice, devenant, entre deux rives, un passeur d'idées.

Les questions portant sur le projet migratoire d'Ebelot et son insertion dans le marché du travail argentin, son insertion dans la communauté française émigrée et la pénétration de ses réseaux politiques, la construction de son leadership, faisant apparaître les différentes stratégies des élites communautaires dans leur volonté d'accéder à des positions d'influence et de pouvoir, la mobilisation de l'opinion publique par les étrangers à travers le travail d'Ebelot dans la presse locale,... seront abordées.

5 – ANTOMARCHI Véronique

Imaginer l'autre : la rencontre avec les Inuit de l'Arctique canadien 1910-1920 à travers le regard de Thierry Mallet et de Robert Flaherty pour la société Révillon Frères ?

Mots clefs : Arctique canadien - Inuit- Traite des fourrures- exotisme- altérité-aménagement du territoire.

L'aventure humaine lancée par l'entreprise française Revillon Frères au début du XX^e siècle pour conquérir le marché de la fourrure dans le Grand Nord canadien, alors en concurrence avec la Compagnie de la Baie d'Hudson déjà implantée depuis le XVII^e siècle, permet une approche originale de la « construction nationale » du Canada.

En effet, Revillon Frères a marqué profondément le territoire du Nunavik par l'implantation de postes de traite qui correspondent plus ou moins aux villages inuit actuels. Les échanges de denrées occidentales contre les fourrures ont entraîné de nouvelles habitudes.

En 1920, la maison Revillon Frères a commandé et financé un film qui fut le premier documentaire de l'histoire du cinéma : « Nanouk l'esquimo » (« Nanook of the North ») Réalisé par Flaherty, ce film diffusé à partir de 1922, a contribué à notre représentation et à notre connaissance des Inuit. Il est toujours perçu par les Inuit eux-mêmes comme un hommage à leur peuple. La présence d'appareils photographiques et de matériel cinématographique dans des communautés encore nomades a contribué à faire pénétrer la photographie dans des communautés en mutation, mais aussi à témoigner de leurs modes de vie et des relations qui se tissaient autour des postes de fourrures entre Qallunaat (Blancs) et Inuit. Puis, le marché de luxe des fourrures fut frappé de plein fouet par la crise économique, ce qui eut des répercussions dans la vie quotidienne des Inuit avec des périodes de famine et de pauvreté. Symbole de la fin d'une époque, l'entreprise Révillon Frères s'est retirée en 1936 de l'Arctique, ce qui fut vécu par les Inuit comme un véritable abandon.

Notre proposition de communication repose sur l'analyse des journaux de Thierry Mallet et de Robert Flaherty ainsi que sur les photographies du fonds Revillon Frères, déjà étudiés par l'ethnolinguiste Michèle Therrien qui a contribué à sauver cet important patrimoine photographique à la fin des années 1980 et qui a permis de sortir de l'oubli Thierry Mallet, directeur, en publiant ses récits, qui sont autant de témoignages historiques sur les relations qui se sont nouées alors entre Qallunaat et Inuit.

Nous chercherons par l'étude des sources iconographiques et imprimées à comprendre comment s'est construite l'altérité, c'est-à-dire la relation à l'autre, entre Qallunaat et Inuit dans ce projet exceptionnel, à la fois commercial et artistique, de l'entreprise Revillon Frères.

Nous montrerons aussi comment cette entreprise a contribué à marquer le territoire du Grand Nord québécois par l'aménagement d'infrastructures avec la mise en place de villages et de commerces (postes de traite), laissant durablement son empreinte dans le paysage.

6 – BARDET Pascal

Nightmare on Main Street : l'architecture routière américaine dans les années vingt. **(titre provisoire)**

L'industrie automobile a eu un impact considérable sur le paysage américain en bouleversant les rapports entre la voiture, instrument de liberté, d'indépendance et d'aventure, et l'architecture, espace de la fixité, de la permanence. Une cohabitation entre ces deux pôles de la vie contemporaine est née au début du XX^e siècle et a modifié la relation entre l'individu et son espace immédiat qui est devenu un lieu d'étape, de transit au sein duquel il ne sait plus se fixer. La voiture a désacralisé et défiguré le paysage américain. Une nouvelle architecture du bord des routes – ce que certains désignent par le néologisme *carchitecture* – a suivi l'évolution de l'industrie automobile au début du siècle dernier et a désormais envahi le réseau routier. Dès lors, le regard de l'automobiliste est constamment attiré par d'innombrables édifices, panneaux et enseignes publicitaires qui jalonnent son parcours.

L'artère commerciale – *commercial strip* – est, plus que tout autre zone urbanisée, la traduction, l'inscription dans le paysage américain de l'impact de l'automobile. Dénuée de structure propre, de schéma directeur, elle multiplie à l'infini, dans une uniformité lassante, panneaux publicitaires, motels, centres commerciaux, aires de stationnement, concessionnaires de voiture, stations-service et établissements de restauration rapide.

Des groupes de pression se sont opposés très tôt, dès le début des années vingt, à la prolifération de ces enseignes et autres bâtiments racoleurs, résistance qui a rapidement pris une ampleur nationale et qui a oeuvré à redonner une dimension esthétique à l'ensemble du réseau routier américain.

Les adversaires de cette architecture routière anarchique s'inspirèrent des théories du mouvement *City Beautiful* qui prônèrent un retour à une urbanisation harmonieuse et les appliquèrent à l'architecture de transit. Le chef de file de ce mouvement contestataire fut Elizabeth Boyd Lawton qui dirigea le *National Council for the Protection of Roadside Beauty* à la fin des années vingt.

Malgré une opposition farouche de la part de ces groupes de pression, l'environnement a été mis au service de la voiture de manière irrémédiable. Le réseau routier est devenu un vaste drive-in, un « flatscape », autre néologisme qui désigne ces espaces de transit déshumanisés, informes, commercialisés et privatisés qui envahissent désormais le territoire américain.

7 – BEJARANO Alberto

L'imaginaire du canal de Panama vu par un film colombien (*Garras de oro*)

Pendant longtemps les copies du film colombien *Garras de oro* (P.P Jambrina, 1926), s'adressant à la "prise" du Panama par les États Unis en 1903 était introuvable. On retrouvait juste quelques témoignages, par ailleurs fascinants, des critiques sur le film. Ce n'était qu'en 2009 qu'on a retrouvé et restauré une copie. Dans cette communication nous voudrions partager une analyse du film, concernant la construction du canal de Panama par les américains et la construction d'un imaginaire, tout à fait original, de la part d'un réalisateur presque inconnu, PP Jambrina. Comment voyait-t-on en 1926 le grand « exploit » américain, face au grand « échec » français sur Panama ? Comment le grand projet du canal

interocéanique et « universel » de Panama est devenu l'un des pivots les plus importants pour l'expansion des Etats Unis en Amérique Latine ? Voilà nos questions phares.

8 – BENITEZ Maria Victoria

Aller s'établir outre-mer : immigrés au Paraguay (1880-1930)

Nous réfléchissons au cours de cette étude trois axes principaux concernant l'immigration étrangère au Paraguay : dans un première temps nous analyserons les modalités d'intégration des migrants, avant de nous intéresser aux bouleversements liés à leur adaptation (à leur nouvelle patrie), notamment à leur insertion dans la société. Enfin, nous découvrirons quelques visages d'expériences migratoires avortées.

Au cours des siècles passés, le Paraguay a d'abord été un pays d'accueil des colons espagnols et portugais. Les espagnols se sont installés de façon hétérogène sur le continent sud-américain. Le Paraguay, loin de perdre la réputation de pays peu accueillant après son indépendance en 1811, exerça alors sous le gouvernement du Docteur Francia (1817-1841) un attrait particulier sur les naturalistes (savants) d'Europe occidentale¹, et sur les voyageurs avides d'aventures et du connaissance nouveau monde. C'est ainsi que commence l'arrivée des premiers émigrés européens dans le pays.

Depuis plus d'un siècle le Paraguay se trouvait dans la nécessité d'ouvrir le pays à l'immigration. Ce besoin correspond surtout à une compensation du désastre de la grande guerre (1865-1870). Vers la fin du XIX^e siècle, le Paraguay a accueilli de nombreux immigrants européens, tels que les Français, les Allemands, les Italiens, les Autrichiens, les Suisses, les Ukrainiens, les Russes. D'autres minorités : Suédois, Danois, Belges et même des ressortissants du continent se sont installés, soit pour une courte durée, soit définitivement². La plupart vécurent dans la capitale, d'autres s'installèrent à l'intérieur du pays. C'était les débuts de la colonisation. De colons agriculteurs ils sont devenus des leaders politiques, intellectuels, militaires, banquiers, artistes, entrepreneurs³. Les générations suivantes ont conservé une partie de leurs racines mais, dans leur propre intérêt, les premiers émigrants ont commis une sorte d'acculturation pour faciliter leur intégration. Ces immigrés ont donné à leurs descendants des noms espagnols, ne leur ont pas enseigné leur langue maternelle et ont permis leur conversion à la religion catholique en les inscrivant dans des écoles religieuses. Malgré la non assimilation de la tradition orale locale, des clubs sociaux sont créés où ils évoquent leur pays en écoutant leurs musiques et en savourant leurs spécialités culinaires. Avec le temps, ces clubs deviendront des endroits prestigieux qui refléteront leur prospérité économique et leur intégration dans les couches les plus aisées de la société. L'arrivée des immigrants a aussi créé des nouvelles pratiques de métissage, puisqu'ils eurent des enfants (hors mariage ou non) avec des natives du pays. Sans la présence de ces immigrés, le tissu de l'agriculture serait bien différent. Ce sont d'ailleurs les colons qui ont contribué à l'ouverture des routes en aidant ainsi au développement des coins les plus reculés de la république. Le succès commercial de certains leur a permis d'amasser des fortunes importantes. Les immigrés de la troisième et de la quatrième génération se considèrent comme des citoyens paraguayens à part entière.

¹ Parmi les savants : le médecin naturaliste Français Aimé Goujaud Bonpland, (La Rochelle 1773-Argentine 1858) avec l'Allemand (baron von) Alexandre Humbolt (Berlin 1769-1859) il explora l'Amérique du sud. Les frères Anglais (commerçants) Robertson John Parish, (1792-1843) et William Parish, entre autres.

² Des argentins, brésiliens et uruguayens, leur installation fut à la fin de la grande guerre (1865-1870). La coalition des trois pays, l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay contre le Paraguay.

³ Dans les années plus récentes (1970), la population paraguayenne a « découvert » les Arabes, en particulier dans la région de la triple frontière, le territoire situé entre l'Argentine, le Brésil et le Paraguay.

Dans ce vaste domaine, privilégié et inexploré de l'immigration dans ce pays « entouré de terres », il nous a paru intéressant d'analyser l'arrivée, l'installation et le développement des ces communautés étrangères restés dans le pays. À travers cette analyse, nous montrerons que leur adaptation s'est faite sans difficulté malgré la différence de cultures.

9 – BLANCHARD Damien

Les transferts culturels comme fondements de la littérature québécoise contemporaine (1880-1899)

Entre 1890 et 1899, les échanges culturels entre l'Amérique francophone (Province de Québec) et le vieux continent ont été nombreux et féconds et ont permis à la littérature de la province francophone Nord Américaine de commencer à acquérir son autonomie vis à vis de la France.

Dès 1880, les élites québécoises ont en effet recherché la reconnaissance de Paris à travers la revue *Paris Canada* en suggérant un lien égalitaire entre les deux mondes. Ils souhaitent, par les transferts culturels, permettre l'émergence de leur littérature en créant un partenariat implicite *Paris-Montréal*. Les auteurs franco-canadiens développent alors un mouvement littéraire propre à la Province : *l'École de Montréal*. L'objectif est de rendre reconnaissable la littérature de ce continent. Pour cela, ils recourent à l'intertextualité comme le fait le poète Emile Nelligan qui reproduit les modèles littéraires français en les québécoisant. Ainsi, dans le poème du *Vaisseau d'or*, il développe l'idée que l'imitation est la première forme créatrice littéraire. Mais l'imitation n'est pas plagiat car elle s'accompagne d'une recomposition. En utilisant les transferts de savoir-faire littéraires, Nelligan accorde à sa Province les bases permettant l'émergence de la littérature québécoise contemporaine. Les modèles français sont désormais dépassés et la création d'une culture littéraire propre à la Province francophone nord-américaine se met en place. A partir de ce moment, la littérature franco-canadienne ne se considère plus comme une simple branche de l'arbre littéraire français ; elle devient arbre elle-même. Nelligan est ainsi mythifié comme l'un des pères fondateurs de la littérature québécoise contemporaine et les écrivains francophones nord-américains *décomplexés* peuvent créer leur propre littérature.

Finalement, les transferts culturels et les apports d'élites de l'Europe vers le Québec et, plus généralement, vers l'Amérique, ont permis à la littérature québécoise de s'émanciper de la France et d'acquérir son indépendance culturelle et littéraire dès la fin du dix-neuvième siècle. C'est ce que nous tenterons de démontrer en nous référant à un corpus de poèmes d'Emile Nelligan.

10 – BLAZQUEZ Adrian

L'émigration d'élite du Béarn et de la Bigorre au XIX^e siècle vers l'Argentine : Alexis Peyret et le Dr Brougues, représentants de deux modèles de colonisation »

Se trata de subrayar en primer lugar la importancia -en todo caso cualitativa – de la emigración de élites, al lado de la emigración de masa, la única de la que se habla. El Dr. Brougues originario de Caixon (Hautes-Pyrénées) es un médico filántropo que ve en la emigración agrícola hacia Argentina la forma de conseguir una vida mejor para los agricultores pobres de su región. Alexis Peyret, por su parte, es un intelectual pragmático y humanista que se convertirá en el gran especialista de la colonización argentina en general : hará su aprendizaje en su puesto de organizador y director de la colonia de San José

(Provincia de Entre Ríos) hasta llegar a ser nombrado Director General de Tierras y Colonias del Gobierno argentino.

11 - BOUAMARI Nora

La Grande Migration comme vecteur de hiérarchisation territoriale et raciale aux États-Unis

Les États-Unis se sont construits à force de migrations, qui ont modelé son territoire et hiérarchisé ses structures économique et sociale. Dans cette étude, nous nous proposons d'étudier l'impact de la Grande Migration des travailleurs noirs vers les métropoles fordistes du nord du pays, après la première guerre mondiale.

Dès le début du vingtième siècle, l'industrialisation du pays entraîna le développement de la production de masse et donc une demande accrue de main d'œuvre peu qualifiée. Nous montrerons, à travers les exemples de Harlem à New York et de South Side à Chicago, comment la mise au ban d'une partie de la population américaine, sous prétexte d'un « indice mélanique élevé » (Pape N'Diaye), a entraîné un schisme entre les deux communautés blanche et afro-américaine, ainsi que l'émergence qu'un capitalisme et d'une culture noirs.

Même si Harlem était peuplé de blancs, ces derniers, refusant la mixité raciale, s'exilent dès l'arrivée des migrants, craignant un effet délétère sur leurs biens immobiliers et « exprimant les inquiétudes des classes dirigeantes quant à savoir si ces groupes pouvaient ou devaient s'assimiler au modèle anglo-saxon dominant dans le pays » (L. Wacquant). Ce « prototype du ghetto moderne » (P. Ndiaye), était un creuset de misère et de pathologies sociales. Un 'marché noir', au sens propre comme au sens figuré, se développe alors pour palier au manque endémique de commodités.

Le Harlem Renaissance, mouvement des années 30, marque lui l'apogée de la culture noire urbaine, avec un foisonnement artistique représenté par des musiciens de jazz à la renommée internationale, tels que Duke Ellington, Louis Armstrong ou encore Cab Calloway, qui se produisaient sur la scène du désormais légendaire Cotton Club.

Chicago, qui sera le deuxième paradigme de notre étude, sera planifiée dès les années vingt par les Chercheurs de l'Université de Chicago, avec à leur tête le sociologue Ernest Burgess. Ils divisent alors la ville en 75 aires géographiques, et ce, selon les foyers d'immigration. L'objectif premier de ce découpage spatial était la création de quartiers indépendants où les communautés noire et blanche resteraient séparées, le tout étant justifié par le fait que le rapprochement ethnique était porteur de solidarité et donc facteur de stabilité.

Enfin, nous montrerons que, de cette aliénation raciale et spatiale inique et rémanente, procède une représentation particulière de ces quartiers noirs dans l'imaginaire collectif américain, et quel est le vecteur d'une pérennisation des stéréotypes liés aux ghettos noirs.

12 – BOUFFARTIGUE Sylvie

Mary Cruz à Coabay : le roman cubain de la première république face au modèle nord-américain.

Sans revenir sur la question de l'influence, depuis le XIX^e siècle, du modèle sociétal des États-Unis à Cuba, fait d'admiration, d'ambivalence et de réserve, l'on s'interrogera sur l'état et l'évolution de cette relation au cours des trente premières années de la République cubaine.

De Cuba vers les États-Unis, les échanges culturels (presse, éducation des élites), les mobilités politiques (exil patriote) et économiques (*Tabaqueros* de Miami), ont favorisé depuis le XIX^e siècle les influences et les échanges. Dans un autre registre, les différentes

formes et manifestations de la présence nord-américaine à Cuba au XX^e - la présence militaire (intervention, aide sanitaire, occupation), la captation économique (prise en main de l'agriculture sucrière, infrastructures et communication) et culturelle (société de consommation, rôle des femmes) - contribuent à renforcer ces échanges inégaux et l'adhésion au modèle, sous couvert de modernisation de la société.

L'amendement Platt, l'absorption de l'économie par le capital nord-américain et la résignation face à la menace interventionniste ont de fait contribué à faire tomber Cuba dans le périmètre d'influence de la Nation qui s'est emparée de l'île-sœur Porto-Rico en 1898. La normalisation des échanges et des mobilités entre les deux pôles sont à la fois condition et manifestation de ce processus. Pourtant, rapprochement et influence ne se traduisent pas par une posture d'acquiescement sans discernement. De plus, l'anti-impérialisme se renforce politiquement et répond à la doctrine aliénante de la « vertu domestique ».

Les romanciers, souvent, apportent une vision problématique et progressiste de la société. Il est intéressant de noter comment, à travers la mosaïque des œuvres de la première génération républicaine moins « agonisante » qu'il n'y paraît, l'influence de la société nord-américaine, dans ses aspects de modernité sociale et culturelle, opposés à l'héritage de la culture espagnole, sont analysés avec lucidité et pragmatisme. Mais c'est toute la vie culturelle de la première république qui se voit traversée par cette préoccupation. De Raimundo Cabrera à Pablo de La Torrente Brau, en passant par Carrion, Castellanos, Ramos et Cata, ces romanciers, engagés dans la construction de la culture de la jeune nation, s'interrogent sur le prix à payer pour le progrès des mentalités, sans pour autant renoncer à leur idiosyncrasie ni à leur indépendance. Sous peu, ils remettent en question la valeur et la nature-même du progressisme culturel qu'on leur propose.

Les changements de génération, l'évolution de la situation internationale et nationale, les positionnements de classe, les engagements politiques de chacun conditionnent ces représentations. Cette diversité rend difficile la synthèse et l'analyse de l'ensemble. Mais elles rendent également compte des nuances dans l'opinion de l'intelligentsia, engagée ou pas, et dessinent pour nous le tableau complexe d'un imaginaire nationaliste cherchant son idiosyncrasie entre tradition espagnole et modernité nord-américaine, dans une phase de décolonisation sous influence impérialiste.

13 – BOURDIN Juliette

La migration vers l'Ouest de la « Donner Party » : tragédie d'une expérience pionnière

Parmi les très nombreux récits de voyages des pionniers vers l'Ouest, l'expérience de l'un des premiers convois à tenter l'aventure vers la Californie dans les années 1840 a symbolisé la tragédie pionnière tout en marquant son passage à travers le territoire : la « Donner Party ».

Alors que la piste de l'Oregon était déjà balisée par les convois de pionniers, la « Donner Party » choisit d'emprunter la piste conseillée par Lansford W. Hastings qui, dans un guide de l'émigrant publié peu auparavant (*Emigrant's Guide to Oregon and California*), promettait aux pionniers un « raccourci » permettant d'arriver plus vite en Californie en évitant le long contournement des Rocheuses.

Les conseils de Hastings, visant à attirer les émigrants en Californie, scellèrent le drame du convoi dont le périple se transforma en tragédie. Le soi-disant « raccourci » n'était alors qu'une fantaisie puisqu'aucune piste n'avait été tracée pour le passage des chariots. Se frayant avec toutes les peines du monde un chemin à travers une nature sauvage et hostile, échappant de peu à la mort dans un désert interminable, la Donner Party se retrouva piégée dans la Sierra Nevada dont le col pour rejoindre la Californie fut bloqué par des neiges précoces. Contraints de passer l'hiver 1846-1847 – l'un des plus rigoureux du siècle – dans des abris de fortune,

certaines ne purent survivre qu'en se nourrissant de la chair de ceux qui moururent de faim et de froid.

Cette communication propose de relater non seulement la tragédie de cette expérience pionnière, mais également le rapport à l'espace à l'époque où les connaissances géographiques de l'Ouest américain demeuraient sommaires, ainsi que l'importance des témoignages des membres du convoi (journaux, correspondance) et de la presse dans l'édification d'une expérience tragique devenue l'un des symboles forts de la conquête de l'espace et du « Grand Désert américain » par les pionniers, fût-ce au péril de leur vie.

14 – BRUNETON Ariane

Que nous apprennent donc les lettres d'émigrés ? : Le périple d'Antoine Casamayou : Osse-en-Aspe/Victoria (Colombie britannique), aller et retour (1836-1870).

C'est d'un ensemble de lettres d'émigrés du sud-ouest français partis aux Amériques qu'est né en 1999 à Pau, l'AMME ou Association pour la Maison de la Mémoire de l'Emigration. Ce corpus de lettres, en majorité archives privées et qui s'est agrandi depuis lors (environ 1500 lettres) est majoritairement constitué de petits fonds (4-5 lettres par émigré) car il émane principalement de peu-lettrés désirant, malgré la difficulté, adresser des preuves de vie au pays et donner un avis attendu sur le bien fondé de l'émigration. Leur apport au regard des questions que nous nous posons aujourd'hui concernant notamment le vécu et l'expérience du migrant dans le pays d'accueil, est décevant, ce qui est intéressant. On en dira quelques mots.

De ce lot de lettres émanent néanmoins quelques correspondances plus conséquentes, écrites par des émigrés plus instruits et souvent revenus au pays. On propose, lors de ce colloque, de présenter l'une d'entre elles, assez édifiante notamment du point de vue de la mobilité : 40 lettres qui retracent entre 1836 et 1870 l'itinéraire et la vie d'Antoine Casamayou, fils d'instituteur : parti à pied de son village d'origine, Osse-en-Aspe (64) pour Cadix, il gagnera de là Vera Cruz et désormais forgé au métier du négoce, s'installera à Matamoros, puis à San José en Californie après l'annonce de la découverte de l'or, pour finir à Victoria (Colombie britannique) et revenir à Osse dont il deviendra maire après quelques années.

La présentation de la correspondance de celui qui signe avec constance « votre fils dévoué » en s'adressant à son père – malgré de nombreux abus venant de sa part (en matière de demande d'envoi d'argent) – mettra l'accent sur certains des axes de réflexion proposés : permanence ou non des traits culturels d'origine, mode et modalités de participation à la société du pays d'accueil, importance du célibat dans la mobilité, réinsertion au retour.

Cette correspondance et sa contextualisation sont en cours de publication à l'université Laval au Canada.

15– BUIGUES Jean-Marc

Transferts et impact des savoirs technico-scientifiques à Santiago de Cuba (1880-1930)

Il s'agit d'une étude de l'inventaire de la bibliothèque de la Escuela Profesional de Santiago de Cuba dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cette bibliothèque offre de nombreux ouvrages en provenance d'Europe et plus particulièrement de France. La majeure partie de ces ouvrages sont techniques ou scientifiques. L'étude permettra de voir comment les transferts de connaissances, en particulier technologiques, se font dans le cadre d'une formation professionnelle. Ces transferts sont d'importance car ils ont présidé à la formation des ouvriers et contremaîtres qui ont grandement participé à la construction de la ville entre 1880 et 1930.

16 – CAMPARIO Jean-François

Charles Couturier, l'impossible *retour* (Thônes/Jicaltepec).

Parti pour le Mexique en 1888, ce dernier va passer 25 ans dans la petite colonie, s'y marier et même remarier, planteur prospère, père prolifique d'une famille à deux branches ; en 1913, quand la Révolution mexicaine touche enfin la vallée du Nautla, l'insécurité le pousse à se rapatrier (à Thônes) avec sa seconde épouse et ses plus jeunes enfants, mais au bout de 9 années bouleversées par la Première Guerre mondiale, la réadaptation s'avère impossible et il lui faut rentrer au Mexique y reconstruire sa vie.

Cette expérience migratoire originale (un aller et deux « retours ») : où donc est *le lieu* de l'émigré durable ? le mythique retour au pays natal est-il possible après une si longue *absence* ?) permet d'embrasser un bouquet d'axes de réflexion pointés : des expériences migratoires avortées ou remodelées par le déterminisme historique aux reconstructions identitaires, en passant par les résistances à l'intégration de l'altérité, le tout soutenu par la correspondance du migrant (un vécu sobrement transcrit), dont les déchirements retentissent encore dans l'imaginaire de ses descendants.

Dans le cadre d'une microhistoire fort documentée (sur le temps long), il nous a semblé que pareil itinéraire nous offrait l'occasion d'étudier sensiblement ces *transferts* problématiques et les frontières mouvantes de la mobilité imaginaire.

17 – CARRILLO-BLOUIN Elsa

Transferts culturels et résistances à l'altérité dans le Nord-Ouest du Mexique : De la Nouvelle Biscaye à la mobilisation contre l'immigration massive chinoise.

L'actuel État du Sonora, a été conquis par Francisco de Ibarra en 1652. Il a fait partie, avec les actuels États du Chihuahua, du Durango, du Sinaloa, de la Californie, de l'Arizona et du Nouveau Mexique, du Royaume de la Nouvelle Biscaye. Cette dénomination (comme la plupart d'entre elles) n'est pas anodine, et de fortes disputes pour le contrôle du Nord-Ouest vont s'établir entre des individus issus des diverses régions Espagnoles, jusqu'à l'expulsion des Jésuites en 1767.

Au XIX^e siècle, divers événements vont bouleverser ce modèle de développement de population. D'abord l'indépendance entre 1810 et 1821; ensuite, la ruée vers l'Ouest de la population nord-américaine - ouest, dont les territoires mexicains faisaient partie -, ainsi que plus tard, le Second Empire, vont modifier la structure sociale et démographique initiale, ainsi que ses rapports avec la population indienne. Enfin, à la fin du XIX^e siècle et jusqu'à la grande crise, de nouveaux et plus importants contingents d'immigrés, qui ne correspondaient pas aux critères d'immigration qui s'étaient peu à peu établis pendant le XIX^e siècle - s'agissant parfois, de populations rejetées sous d'autres latitudes -, vont essayer de refaire leur vie dans la région. C'est la fin de l'appel massif à la colonisation internationale dans la région. Notre communication tentera de faire le point sur la perception que l'on a portée sur chacune de ces vagues migratoires, et de voir la manière dont, au moins une partie d'entre elles, a laissé ses traces dans la région, jusqu'au moment où la zone deviendra un simple couloir pour le mouvement migratoire vers les États-Unis.

18 – CORONATO Fernando Raúl (Voir TOURRAND Jean-François)

19 – CUBURU-ITHOROS Beñate

L'intégration par le travail : tanneurs et cordonniers d'Hasparren en Amérique Latine (1830-1930)

Au XIX^e siècle, Hasparren était l'un des villages les plus peuplés du Pays Basque et si l'agriculture était l'activité dominante, la tannerie, la cordonnerie et le textile y occupèrent aussi une place prépondérante. La seule qui parvint à se transformer en véritable industrie au XX^e siècle fut la cordonnerie, convertissant Hasparren en place forte de l'industrie de la chaussure durant plusieurs décennies.

Malgré ces conditions économiques a priori très favorables, la vague d'émigration qui conduisit vers l'Amérique des milliers de Basques n'épargna pas le village d'Hasparren. Des centaines d'hommes et de femmes partirent vers des pays inconnus pour eux (principalement l'Argentine, l'Uruguay, le Chili, le Mexique et Cuba) où ils s'installèrent en s'employant souvent dans des activités qu'ils pratiquaient déjà dans leur village d'origine.

Parmi eux, les tanneurs et les cordonniers réussirent à se faire une place de choix dans leur pays d'accueil en y exportant leur savoir-faire. Ils participèrent activement au développement des industries du cuir et de la chaussure dans ces pays réussissant ainsi une intégration tout à fait remarquable et développant un véritable réseau d'émigration depuis le village d'Hasparren vers l'Amérique.

20– DESSENS Nathalie

Saint-Domingue / La Nouvelle-Orléans : d'une créolisation à l'autre

Dans les deux décennies qui ont suivi le début de la Révolution haïtienne, en 1791, environ quinze mille réfugiés de Saint-Domingue se sont installés à la Nouvelle-Orléans. Cette vague migratoire d'importance, qui apportait à la Louisiane un groupe tripartite de réfugiés (blancs, esclaves noirs, libres de couleur) a profondément modifié le tissu social et culturel néo-orléanais. Leur arrivée, au moment où la Louisiane devenait un territoire (en 1803) puis un État (1812) de la jeune république états-unienne, a eu un rôle majeur sur la recomposition socioculturelle de la ville. Renforçant la communauté francophone au moment-charnière où elle était directement menacée par l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis, elle a permis le maintien de certaines structures héritées des colonisations française et espagnole. Augmentant de façon radicale le groupe des libres de couleur, elle a permis la pérennisation de ce groupe, ainsi qu'un renforcement de son rôle social et culturel. Amenant à la Nouvelle-Orléans des réfugiés au niveau d'éducation supérieur à celui des Louisianais, elle a aussi profondément modifié la vie culturelle de la ville. Elle a, enfin, importé en Louisiane des traits culturels nouveaux qui ont donné à la culture néo-orléanaise un parfum très particulier, conférant à la ville le titre de « capitale Créole » des États-Unis. L'objet de cette présentation est d'examiner les influences de cette vague migratoire qui a fait doubler la population de la capitale louisianaise. Elle examinera le rôle de ces réfugiés sur une structure sociale originale dans le Sud d'avant la Guerre de Sécession. Elle étudiera aussi le renforcement culturel que ce mouvement a imprimé à la Nouvelle-Orléans, jusqu'alors une petite société coloniale marquée par un retard manifeste. Elle tentera enfin de s'interroger sur le rôle de ces migrants sur la Créolisation culturelle de la ville, Créolisation qui fait encore de la ville une exception dans les États-Unis du XXI^e siècle.

21– DUPUY Lionel

Le mythe de l'Eldorado au service de l'imaginaire géographique : *Le Superbe Orénoque* de Jules Verne (1898)

En 1886, Jean Chaffanjon (1854-1913), alors missionné par le ministère français de l'Instruction publique, remonte le fleuve Orénoque pour en découvrir les véritables sources. 8 ans plus tard, Jules Verne (1828-1905) rédige un roman qui s'inspire directement du récit de voyage publié peu de temps après par l'explorateur français (*L'Orénoque et le Caura*) : *Le Superbe Orénoque*. La découverte par Jean Chaffanjon des présumées sources de l'Orénoque met théoriquement fin à la légende de l'Eldorado, cette cité imaginaire implantée sur les bords du mythique lac Parime. Ce dernier, *a priori* situé entre les fleuves Orénoque et Amazone, est un véritable Paradis Terrestre d'où naît, d'après Christophe Colomb, le fleuve Orénoque.

Bien que réfuté ainsi par les récentes découvertes géographiques, le mythe de l'Eldorado alimente puissamment l'imaginaire du romancier français, ce dernier créant au-delà des sources du fleuve une hypothétique et improbable mission évangélique (de Santa-Juana). Ce lieu parfaitement imaginaire, perpétue l'idée qu'au-delà de l'Orénoque, dans cette partie absolument inconnue du Venezuela, il existe encore un territoire merveilleux, extraordinaire : l'imaginaire classique sud-américain de l'Eldorado et du Paradis Terrestre survit finalement à la faveur de la publication d'un certain nombre de romans (Voltaire, Verne, Doyle, Carpentier) qui déclinent tous ce mythe exotique et ancien propice à l'évocation d'un autre monde, bien éloigné du lecteur européen.

Jules Verne reprendra ainsi à son compte ce mythe de l'Eldorado comme support géographique et historique de ses aventures sud-américaines, et plus particulièrement dans son roman publié en 1898. Ce dernier est articulé autour d'un personnage et d'un lieu mystérieux et imaginaires (le Père Espérante ó *Le Dorado* ; La Mission de Santa Juana ó *Manoa au bord du Lac Parime*). L'emplacement choisi par le romancier de son hypothétique Mission de Santa-Juana permet alors de fixer volontairement le dénouement de son roman à l'endroit même où des générations d'explorateurs situaient le lac Parime. Jules Verne, qui navigue systématiquement dans ses récits entre une géographie scientifique et une géographie plus imaginaire, propose alors avec la Mission de Santa-Juana une représentation romanesque de cette mythique terre d'accueil sud-américaine.

Par cette lecture géographique de l'application romanesque du mythe nous souhaitons ainsi préciser quelques ressorts de l'imaginaire géographique vernien commun à l'ensemble du corpus des *Voyages Extraordinaires*.

22 – DUREY Virginie

Le train comme vecteur symbolique de progrès, civilisation et mobilité dans le Grand Ouest : exemples de *Union Pacific* (*Pacific Express*, Cecil B. DeMille, 1939), *High Noon* (*Le train sifflera trois fois*, Fred Zinnemann, 1952), *Last Train From Gun Hill* (*Le dernier train pour Gun Hill*, John Sturges, 1959) et *Butch Cassidy and the Sundance Kid* (*Butch Cassidy et le Kid*, George Roy Hill, 1969).

À la fois l'action, le dynamisme et l'attente éternelle : telles sont les images, empreintes de nostalgie et de romantisme d'une époque révolue, associées aux trains dans les westerns. Elles sont engendrées par l'infini du chemin de fer, qui espère le passage, voire l'arrêt, du train comme victoire de la civilisation sur la nature hostile et délivrance d'une perdition infinie dans l'Ouest décadent. Il s'agira d'analyser dans un premier temps les différentes représentations du chemin de fer mises en valeur dans les quatre films étudiés. Les westerns appuient principalement la notion de progrès par le biais de la construction du chemin de fer,

une longue mise en œuvre collective des Américains (*Union Pacific*). La locomotive est également un personnage à part entière, renvoyant à un contact avec la ville, à des références bibliques (notamment dans *High Noon*), au transport de passagers et de marchandises (*Butch Cassidy and the Sundance Kid*), à une mobilité linéaire d'Est en Ouest... Le train sera certes l'élément clé de cette communication, mais il demeure un emblème ponctuel au vu de sa courte apparition dans le film, quoique son symbole soit omniprésent tout au long du film et qu'il est l'élément de dénouement principal de *High Noon* et *Last Train from Gun Hill*. Il s'agira ainsi d'observer en deuxième lieu cette ubiquité au travers de l'image du rail. Il offre une continuité, allant de l'Est vers l'Ouest, à une extrémité la civilisation, à l'autre un vide angoissant. Sur cette ligne interminable, le train, en tant qu'élément décisif dans chacun des films, apparaît comme un avancement, une mobilité, mais aussi une affirmation de l'identité américaine. Conséquemment, nous verrons comment cette mobilité est retranscrite dans le cinéma populaire, et comment le train devient un symbole phare de l'Ouest.

23 – FERRERO Corina

Parodia y sátira de las clases populares inmigradas en la obra de H. Bustos Domecq: la representación fantasmática del Otro en algunos textos de la obra en colaboración de Adolfo Bioy Casares y de Jorge Luis Borges.

Entre la prolífica y muy diversificada colaboración literaria llevada a cabo por Adolfo Bioy Casares y Jorge Luis Borges durante cuarenta años sobresale una importante obra ficcional– esencialmente cuentística – atribuida por los dos amigos a un tal don Honorio Bustos Domecq, a la vez seudónimo común y autor ficticio de varios libros publicados entre 1942 y 1977 (*Seis problemas para don Isidro Parodi*, *Dos Fantasías memorables*, etc.). Escritos a cuatro manos por los dos autores a la par de sus obras « individuales » respectivas, sus cuentos « plurales » – y más precisamente aquellos escritos entre los años 40 y 50 sobre los cuales se centrará nuestra ponencia – no parecen salirse mucho del credo narrativo que defienden entonces, inscribiéndose casi todos en el género policial y fantástico. Sin embargo, han sido siempre considerados como una anomalía y hasta una « monstruosidad » en su respectiva producción literaria.

Frutos de la extraña alquimia de la escritura en colaboración, estas irresistibles sátiras de la sociedad porteña de los años cuarenta llevan así a extremos inconcebibles la representación de las clases proletarias inmigradas que pueblan los suburbios y la provincia de Buenos Aires, valiéndose de una violencia retórica sin parangón en las obras individuales de Bioy y de Borges. Escritos desde el mismísimo paradigma del lenguaje literario (del « buen estilo ») y de la literatura nacional – H. Bustos Domecq exhibe, al igual que sus padres un impresionante *pedigree* y una indiscutible « pureza de sangre » criolla –, estos textos paradójicos, excesivos y « monstruosos » aparecen como la expresión (delirante, paranoica y esquizofrénica) del peligro de corrupción y de desintegración que se cierne sobre la identidad nacional argentina : desdibujando y conjurando una vez más « la sombra de los bárbaros en el destino sudamericano ».

24 – FERRETI Federico

L'Amérique : une « nouvelle Europe » ? Imaginaires nationaux, migrations et mélanges en Amérique du Sud dans la géographie d'Élisée Reclus (1865-1905)

D'après l'un des géographes les plus connus de la deuxième moitié du XIX^e siècle, Élisée Reclus, l'aire de l'Amérique du Sud correspondante à Chili, Argentine, Uruguay, Paraguay et partie du Brésil est le morceau du continent qui « ressemble les plus à l'Europe et où il a été le

plus facile d'en constituer une nouvelle, avec les caractères spéciaux que chaque pays présente » (*L'Homme et la Terre*, vol. VI, p. 138). Mais quelle est la signification de ce parallèle dans la pensée de l'auteur et dans le contexte politique et culturel de son époque ? Un savant qui était aussi l'un des fondateurs du mouvement anarchiste et de la première Internationale, quelle vision propose-t-il du continent américain et des flux migratoires qui le concernent ? Qu'est-ce que signifie « nouvelle Europe » ? Dans la littérature récente sur Reclus, l'Amérique du Sud est généralement moins étudiée que la partie septentrionale du continent. Nous analyserons la comparaison euro-américaine sur les textes du géographe en partant de la lutte entre institutions impériales et instances républicaines : Reclus aborde ce deux différents « imaginaires nationaux » dans un corpus d'articles sur la guerre du Paraguay paru dans la *Revue des Deux Mondes* entre 1865 et 1868, après la campagne anti-esclavagiste qu'il venait de mener à l'occasion de la guerre de sécession nord-américaine. Nous aborderons ensuite les volumes qu'il consacre à l'Amérique du Sud dans son ouvrage majeur, la *Nouvelle Géographie Universelle* (1876-1894), pour éclairer sa vision des processus sociaux et démographiques, ainsi que des transferts culturels en cours dans le continent suite à la nouvelle immigration de travailleurs européens et au mélange progressif de créoles, indigènes, africains et derniers arrivés. Ces aspects centraux de la géographie reclusienne seront problématisés et mis en relation avec la thématique républicaine et fédéraliste, la fin du colonialisme et de l'esclavagisme et les propositions politiques de l'auteur. Nous essaierons de comprendre, à l'aide aussi de son dernier ouvrage *L'Homme et la Terre* (1905), quelle est son idée des flux migratoires et des processus de mobilité qui caractérisent alors les États sud-américains dans le contexte international. Cela nous portera à mieux évaluer la source représentée par cette géographie, très connue par le public contemporain, qui est aussi une partie de l'histoire culturelle et politique de son époque.

25 – FRENETTE Yves

« If all the world were Lewiston » : ville industrielle, immigration et relations ethnoculturelles, 1850-1930

Ma conférence porte sur l'immigration et les relations ethnoculturelles dans les villes de la Nouvelle-Angleterre du début de l'industrialisation, au milieu du XIX^e siècle, jusqu'au début de la Grande Dépression des années 1930. Plus précisément, mon terrain d'enquête est la petite ville industrielle de Lewiston, située dans l'État du Maine, à quelque 220 kilomètres à l'est de Boston. En raison de sa taille et de sa composition sociale relativement limitée, Lewiston constitue un laboratoire pour l'historien, trois groupes se partageant l'espace physique, économique, social, politique, culturel et religieux : les descendants anglo-américains des pionniers, un contingent d'immigrants irlandais et leurs enfants, et surtout, en raison de leur nombre et de l'empreinte qu'ils laisseront sur la ville, des Canadiens français originaires du Québec. Mon étude peut ainsi contribuer à la réflexion de chercheurs provenant d'horizons disciplinaires divers, et qui se penchent sur les mobilités et les imaginaires dans d'autres lieux et milieux américains.

26 – GIRBAL BLACHA Noemi

Los forjadores del « granero del mundo ». Inmigrantes y migrantes en la Argentina (1880-1930)

La Argentina adopta su modelo agroexportador a partir de fines del siglo XIX, cuando conforma su Estado y su mercado nacional. Cuenta para implantarlo con la presencia de la

mano de obra abundante y barata que provee la inmigración masiva. Son los inmigrantes provenientes del sur de Europa quienes permiten la expansión de la frontera agropecuaria y la modernización de la agroindustria en este país del extremo austral de América. La Primera Guerra Mundial genera un corte abrupto en el caudal inmigratorio, que se recompone paulatinamente en tiempos de posguerra. La crisis mundial de 1929-30 retrae la llegada de emigrantes del otro lado del Atlántico; espacio que ocuparán las migraciones internas. De todos modos y más allá de la estadística, la Argentina es un país de inmigración. Inmigrantes que dejaron huellas en su cultura, sus instituciones, sus prácticas políticas, sus costumbres y no sólo en su estructura económica. Esta exposición pretende caracterizar y explicar el impacto producido por la llegada de los emigrantes a la Argentina. Primeramente atraídos por el Estado para trabajar la fértil tierra destinada a la ganadería y la agricultura, y apenas iniciado el siglo XX, sospechados por la élite oligárquica de promover el malestar social y conspirar con su ideología contra la conformación de una identidad nacional y el bienestar social.

27 – GOMEZ Gérard

Les colons Mennonites au Paraguay dans les années 1920

Les colons Mennonites arrivent au Paraguay autour des années 1920 d'Allemagne, du Canada et de la Russie. Leur présence dans cet États du Cône Sud est sans aucun doute un exemple surprenant des mouvements sectaires sur le continent latino-américain. Leur mobilité et leur imaginaire démontrent une singularité à la fois à cause de leurs pratiques culturelles insolites, mais aussi de l'impact qu'ils ont sur le territoire du Chaco paraguayen. Nous démonterons que dès l'origine, ils pratiquent leur culte religieux en toute quiétude et représentent un véritable pouvoir économique au sein même de l'États paraguayen, et ce malgré un contexte socio-politique particulièrement agité.

28 – GONZALEZ Cecilia

Variaciones sobre la figura del inmigrante anarquista en la Argentina de comienzos del siglo XX : anarquistas vs orilleros en *Historia de arrabal* (1926) de Manuel Galvez.

Antes del giro conservador que le hace apoyar el golpe de estado del general J. E. Uriburu en 1930, Manuel Gálvez, que cultiva por entonces una prosa realista naturalista a la Zola, está más cerca de posiciones progresistas o « liberales », como el mismo las llama, que lo llevan a defender la importancia de la Revolución rusa de 1917 y a denunciar en su narrativa las condiciones de vida de las clases populares o de los sectores marginales. *Nacha Regules* (1919) e *Historia de arrabal* (1922) constituyen dos ejemplos mayores de esta literatura social. Una oposición se destaca en ellas, y sobre todo en *Historia de arrabal*, novela en la que se centrará nuestra ponencia, entre dos figuras del desorden público, enemigas de la ley y la autoridad, pero a partir de posiciones bien diferenciadas: el anarquista de origen inmigrante, que cuestiona el orden social, y el orillero que encarna –siguiendo la vía abierta por personajes como Martín Fierro o Juan Moreira– el sempiterno enfrentamiento con « la autoridad » del Estado. Lejos de establecer puentes entre una y otra forma de rebelión, las polariza en una reedición de la célebre oposición sarmientina: el anarquista aparece, casi paradójicamente, como vector de civilización y no de barbarie. Su origen inmigrante europeo no es ajeno a esta resignificación, alejada de la tan frecuente construcción de la figura del anarquista como elemento ajeno y enemigo del cuerpo social.

29 – GUAJARDO SOTO Guillermo **Inestabilidad, movilidad y Revolución en México, 1910-1930**

En la ponencia se explora cómo en México surgió una nueva movilidad basada en el autotransporte y la aviación a partir de los cambios dados durante la Revolución mexicana (1910-1920). Durante dicho conflicto los bandos en pugna se movilizaron por los troncales ferroviarios desde el norte y sur hacia la Ciudad de México, la frontera con los Estados Unidos, el Golfo de México y las regiones occidentales. Pero también en ese periodo se abrió la oportunidad para que el transporte automotor de pasajeros y carga surgiera y vinculara con los nuevos actores sociales. La ciudad cumplió un rol preponderante en un ambiente de guerra civil en donde las acciones militares se libraban en el medio rural, contexto en el cual las ciudades -y en particular la Ciudad de México-, fueron centros de control y plataformas de gobernabilidad sobre amplios territorios.

Lo anterior explica cómo se formó el núcleo de poder político integrado por los dueños y conductores de taxis y de camiones de la Ciudad de México, cuyas organizaciones se replicaron en el resto del país. La expansión del vehículo motorizado creció junto con el nuevo régimen surgido en la década de 1920; carreteras y camiones se apropiaron del tráfico ferroviario en distancias inferiores a los 200 a 250 kilómetros en torno a los centros urbanos. Pero también el autobús facilitó la migración del campo a la ciudad, el camión abrió mercados para el campesino, en tanto que los caminos y los autobuses abrieron nuevos destinos turísticos, como Acapulco desde 1934. En ese proceso, la Ciudad de México ocupó un lugar preponderante, ya que la historia de la capital del país en buena medida es la historia del transporte y de los servicios.

30 – GUICHARNAUD-TOLLIS Michèle

Un émigré asturien Antonio de Las Barras y Prado à La Havane au milieu du XIX e siècle

Cette étude propose l'analyse des *Mémoires* d'un Espagnol asturien, Antonio de las Barras y Prado émigré en 1852 à La Havane « pour faire fortune ». Ses notes terminées en 1865 furent publiées à titre posthume par son fils à Madrid (Impr. de la Ciudad lineal, 1925, 287 p.). Il s'agit d'un document qui apporte divers témoignages sur les dix années qu'il passa à Cuba, à un moment de son existence où les « nécessités de la vie » le conduisirent, comme tant d'autres émigrés Asturiens ou Catalans, à se consacrer au commerce. Son ascension sociale rapide, son mode de vie, son entrée dans divers réseaux de sociabilité, ses options politiques – libérales réformistes – qui l'amènent d'ailleurs à prendre clairement position contre la politique gouvernementale espagnole, sont autant d'éléments intéressants qui permettent de dépasser la simple étude de cas. On s'interrogera en effet sur la portée et la représentativité d'un tel exemple, en l'intégrant dans le contexte de l'émigration asturienne en général et on tentera d'affiner ainsi l'approche de ce type d'émigration, qui par ailleurs a déjà fait l'objet de travaux importants. Une étude littéraire montre aussi que ces *Mémoires* conduisent l'auteur à une véritable réflexion critique sur les difficultés de toute intégration et à un dévoilement de soi qui montre en tout émigré une conscience identitaire complexe.

31 – HEYMANN Catherine

La leyenda del caucho de Carlos Amézaga (Pérou, 1906) : espace amazonien et construction nationale

À partir des années 1860-1870, les jeunes États sud-américains commencèrent à intégrer leurs « lointaines » terres amazoniennes, suscitant des litiges et des conflits entre les pays concernés : Pérou/Brésil ; Brésil/Bolivie ; Pérou/Colombie. La colonisation de l'espace amazonien fut évidemment liée au *boom* du caoutchouc qui commença dans les années 80. Elle suivit les phases habituelles d'exploration, de « conquête », d'exploitation économique, de peuplement, de violences et de déplacements des populations autochtones. Cette matière première modifia profondément les structures économiques, sociales, ethniques et culturelles de l'Amazonie.

De la réalité historique de l'exploitation de cette matière première, au cœur des relations internationales, naquit au Pérou une nouvelle représentation de l'Amazonie fondée sur le mythe renouvelé de l'Eldorado. Le long poème documentaire de Carlos Amézaga : *La Leyenda del caucho* (1906), Liménien lui-même tenté par l'aventure du caoutchouc, inscrit pour la première fois l'Orient péruvien dans le paysage d'une littérature nationale en cours d'élaboration. Outre sa qualité documentaire, l'intérêt de ce long poème est de contribuer à forger le sentiment national : espérance en un nouvel Eldorado économique ; évocation « géopolitique » des frontières, soumises aux visées du puissant voisin brésilien. En revanche, la perception des réalités humaines ne réussit pas à dépasser les préjugés raciaux de l'époque, qui plus est d'un homme venu de la Côte. En se souvenant d'une part de l'importance acquise par la région orientale après le désastre de la Guerre du Pacifique et d'autre part de ses tentatives séparatistes et sécessionnistes à la fin du XIX^e siècle, l'analyse pourrait porter sur la représentation de l'espace amazonien en territoire péruvien.

32 – JAMMET Nathalie

L'immigration scientifique au Chili au XIX^e siècle : de l'importation du modèle européen à la création de l'identité nationale

« L'Amérique hispanique se voit comme excentrée, et en retard, comme la périphérie d'une civilisation ayant son centre dans les grands pays de l'Europe occidentale ». Cette remarque de F-X Guerra, dans l'introduction du livre *L'Amérique latine et les modèles européens*⁴, évoque une idée qui pourrait être à l'origine de l'attitude de l'État chilien. Ainsi, il fut question, dès l'aube du mouvement d'indépendance, de faire venir des talents au Chili.

Je me propose d'aborder dans une première partie le contexte de l'immigration scientifique au Chili en m'interrogeant, pour commencer, sur les causes de ce phénomène, celles-ci étant symboliquement résumées dans l'article de la constitution de 1833 « El extranjero de serlo si es útil ». Je parlerai des lettres de missions données aux ministres plénipotentiaires chiliens en Europe et prendrai deux exemples pour illustrer l'immigration scientifique, vecteur de connaissances. J'évoquerai ainsi la formation des deux grands lycées santiaguins des années 1820 : le *liceo de Chile* fondé par le Libéral espagnol J. J. de Mora et son pendant conservateur, le *Colegio de Santiago*, fondé par le Français P. Chapuis et dirigé par le Vénézuélien A. Bello.

Par ailleurs, on peut remarquer que dès la *Patria Vieja*, il fut question au Chili de développer les lumières et les connaissances sur le pays : la Bibliothèque Nationale, le Musée National et la *Quinta normal*, furent créés par un gouvernement pourtant en but à mille dangers et affaires prégnantes. Ainsi, très vite, certains étrangers arrivés au Chili pour enseigner furent détournés de leur projet initial par un gouvernement qui était prompt à s'accaparer les « cerveaux » dans

⁴ Sous la direction d'Annick Lempérière, L'Harmattan, Paris, 1998.

le but de développer les sciences nationales. Par exemple, Claude Gay, qui avait été recruté pour enseigner au *Colegio de Santiago*, fut envoyé en mission d'observation et d'exploration dans le sud du pays. Ainsi, le cas de C. Gay constitua un point de basculement dans le rôle accordé aux étrangers qui n'étaient dès lors plus uniquement des personnes diffusant un savoir universel mais contribuant à créer un savoir national.

Je m'intéresserai donc dans une deuxième partie aux différents domaines d'opération des étrangers au Chili et insisterai sur les recherches en relation avec le territoire qui revêtit de tous temps un rôle majeur dans la formation de la conscience nationale (C. A. Lozier, C. Gay, R. Philippi). Par la lettre du 19 août 1830 de D. Portales constituant un ordre de mission pour C. Gay, le gouvernement manifeste l'idée que le pays qu'il dirige lui reste étranger. Or, un pays qui ne se connaît pas ne peut avoir véritablement conscience de lui-même.

À ce titre, l'immigration scientifique au Chili a véritablement participé à la création de l'identité nationale chilienne et fut par ailleurs très bien accueillie et reçue par les élites locales.

33 – LAMORE Jean

Transferts de savoirs par l'émigration des élites dans la Caraïbe du XIX^e siècle (Pierre Joseph Laborie, Alexandre Dumont et autres)

Autour du cas d'Alexandre Dumont, ce travail évoque les apports de certains émigrés de l'élite européenne dans des domaines comme l'agronomie, et la caféiculture en particulier. A. Dumont, ancien officier français, émigré à Cuba en 1804, renouvela les techniques agricoles de l'île (ananas, canne et surtout café). Son œuvre fut diffusée (souvent de façon anonyme) et appliquée à Cuba comme aux Philippines, mais également au Costa Rica, où son manuel de culture du café est tenu pour l'évangile des premiers planteurs de ce pays.

Ce cas vient à la suite de la publication d'un autre manuel de caféiculture, celui du français Pierre Joseph Laborie, émigré de Saint Domingue en Jamaïque et dont les connaissances pratiques ont été diffusées en Jamaïque et surtout à Cuba.

L'étude de ces cas donne lieu à une recherche et une réflexion sur le transfert des savoir-faire du fait d'une certaine émigration, ses modalités, son impact dans les territoires récepteurs, ainsi que les réticences, résistances même en fonction des contextes socio-historiques.

34 – LARRE Lionel

Une brève histoire de l'État de Sequoyah

Je propose une étude historique de l'État de Sequoyah et des raisons et idéaux qui l'ont motivé. Au début du XX^e siècle, l'admission d'un nouvel état, formé de la jonction du Territoire de l'Oklahoma et du Territoire Indien, est à l'étude. Un débat fait rage. Faut-il vraiment joindre les deux territoires en un état, ou admettre deux états dans l'Union ? En août 1905, les Cinq Tribus Civilisées, majoritaires en Territoire Indien, se réunissaient en assemblée constituante afin de proposer au Congrès des États-Unis l'admission d'un état séparé de l'Oklahoma, l'État de Sequoyah. Selon les propres termes du mémo adressé au Congrès qui accompagnait la Constitution, cet état se voulait « à pied d'égalité avec les autres États », avec les mêmes droits et les mêmes devoirs vis-à-vis de la Constitution des États-Unis, et jouissant de la même souveraineté, ni plus ni moins.

Si l'État de Sequoyah rassemblait tous les critères nécessaires à son admission dans l'Union, ses fondateurs invoquaient également des raisons historiques plus profondes et plus spécifiques, des idéaux et des valeurs qui devaient sous-tendre à la fondation d'une nouvelle

société. L'un des piliers de cette dernière devait être la prohibition de la vente d'alcool. Depuis longtemps, les Indiens usaient de la souveraineté qu'il leur restait pour combattre ce fléau. Ils entendaient bien mettre à profit la souveraineté que l'État de Sequoyah leur procurerait à nouveau afin de régler le problème définitivement. Par ailleurs, seul un état à eux leur permettrait de perpétuer les valeurs qui régissaient déjà la vie en Territoire Indien en matière d'éducation et de protection sociale des plus faibles notamment, des valeurs qu'ils comptaient bien voir bafouées dans l'état d'Oklahoma.

Il faut noter que le territoire où se jouait ce mélodrame politique était un territoire vers lequel les tribus indiennes avaient été déportées dans les années 1830 par l'autorité du Removal Act. Ainsi l'histoire de l'État de Sequoyah mobilise quelques-unes de problématiques soulevées par l'appel à communication, telles que les « nouvelles configurations spatiales des territoires remodelés par les nouveaux arrivants », « la création de fonds pionniers internes », « la construction des imaginaires nationaux » et « la recomposition des mentalités et des consciences nationales en cours de formation » parmi d'autres sujets.

Mon analyse portera essentiellement sur les deux sources primaires que sont la Constitution de l'État de Sequoyah et *A Memorial to the Congress of the United States on Behalf of the State of Sequoyah*.

35 – LHERM Adrien

À la recherche du passage du Nord-Ouest : géographie du désir et réalités du déplaisir dans l'exploration de l'Ouest par Lewis & Clark (1804-1806)

En 1803, le président des États-Unis Thomas Jefferson qui vient de faire l'acquisition de la Louisiane commissionne son secrétaire privé, le lieutenant Meriwether Lewis, pour la mise sur pied d'une expédition destinée à explorer les nouveaux et très grands territoires ajoutés de ce fait à l'escarcelle américaine. De grands espoirs accompagnent ce projet : d'une part, il s'agit de savoir jusqu'où ils s'étendent, et notamment de remonter aux sources du Missouri, dont c'est là le grand bassin ; d'autre part, il importe de savoir ce que ces espaces recèlent, et notamment s'ils incluent cette « inter-connection » de rivières ou cette mer intérieure qui faciliterait le passage du Nord-Ouest à l'origine de la découverte du Nouveau Monde, et jusqu'alors toujours objet de foi ; enfin, pour faire bref, il convient aux yeux de Jefferson de trouver des traces d'espèces vivantes, animales et végétales, et de formations géomorphologiques, qui prouveraient au Vieux Continent que cette jeune terre n'a rien du caractère dégénéré que les savants européens lui prêtent. Forts de cette feuille de route, et de bien d'autres demandes encore, Lewis et ses quelque 40 compagnons s'engagent dans une longue et difficile campagne d'exploration qui leur fait découvrir l'immensité des Grandes Plaines, la complexité des Rocheuses, et même au-delà, l'environnement insoupçonné de la côte pacifique. Dans leur rencontre avec ces vastes et étranges territoires comme avec les populations amérindiennes qui les peuplent, ils sont tributaires de la documentation scientifique et du folklore oral qu'ils ont pu au préalable rassembler : en effet, ces espaces ne sont pas complètement vierges et inconnus, ils ont fait l'objet de toutes sortes de comptes-rendus partiels et partiels de générations antérieures d'explorateurs, de trappeurs et de missionnaires, français, espagnols et anglais. Ces strates de représentations et de mythes informent la perception de nos voyageurs, jusqu'aux contacts qu'ils entretiennent avec les tribus locales et les espoirs qu'ils ne tardent pas à formuler sur la proximité de l'atteinte de l'objectif assigné. L'analyse de la narration de leur expérience « extrême » s'attachera à faire la part de ce qui, dans les descriptions des espaces qu'ils produisent, relève des mythes anciens relatifs au continent américain, du corpus (contradictoire) du savoir déjà établi, des attentes en somme normatives du commanditaire Jefferson (et des Américains de l'Est, plus

généralement, alléchés à la perspective de grands, riches et généreux espaces) voire des renseignements fournis (mais mal interprétés et en définitive mal compris) des populations croisées. Ces textes révèlent à la fois la force « déroutante », parfois dirimante, et en tout cas globalement déterminante et même déformante des attentes initiales (qui seront d'ailleurs peu ou prou celles des futurs colons) dans la perception des territoires arpentés, et la prise en compte progressive et délicate de leur radicale étrangeté. Bon gré mal gré, ils apposent une estampille « occidentale » et « moderne » à ces immensités, les ouvrant par là-même à la future occupation des colons de l'est. A travers cette étude de cas, il s'agira d'établir les modes d'appréhension des grands espaces intérieurs du continent par les premiers défricheurs, trappeurs, explorateurs ou agriculteurs américains.

36 – LIONET Cathy

Mobilités dans les territoires au nord du Mexique : Nuevo Mexico et la Alta California de l'Indépendance aux années 1930

Dans cette communication, je souhaiterais envisager la mobilité des populations hispaniques dans les territoires situés aux confins de l'empire espagnol, puis au nord du Mexique : la Alta California, et Nuevo México, et les particularités du peuplement de cette région du dix-neuvième siècle jusqu'aux années trente.

En introduction, je souhaiterais mettre en avant les mythes fondateurs qui ont accompagné la conquête de ces territoires, ainsi que leurs évolutions d'un point de vue historique et social jusqu'à l'indépendance. En effet, c'est en grande partie le mythe Deldorado, et des cités d'or qui est à l'origine des premières incursions espagnoles dans ces territoires éloignés de la Couronne. Puis, des fronts pionniers successifs, la fondation de villes à l'endroit édifiées bien souvent sur d'anciens villages indiens ont contribué à façonner et à modifier la géographie.

Ces territoires longtemps en marge de l'Empire ont une histoire bien particulière du fait de leur situation géographique, parfois des conditions climatiques extrêmes. Par ailleurs, d'incessants raids indiens ont compliqué l'installation des colons à cet endroit. Ces habitants se sont intégrés à l'endroit en s'adaptant aux conditions locales, en s'inspirant des modes de vie des indiens *pueblos*. Les tracés frontaliers depuis les premières vagues de colonisation jusqu'à l'indépendance du Mexique ont évolué tandis que les colons progressivement s'approprièrent des terres situées plus au nord de la frontière.

Dans une première partie, Je souhaiterais évoquer d'une part les changements qui se sont produits suite à l'indépendance du Mexique, et également mettre en relief le cas particulier de cet endroit conquis par les États-Unis en 1848. En effet, l'isolement de ces populations avant l'arrivée des Anglo a contribué à la formation de modes de vie bien caractéristiques. Des changements importants du fait des mobilités de population se sont ensuite produits jusque la fin du dix-neuvième siècle.

Dans une seconde partie, je souhaiterais aborder les effets produits par l'arrivée de migrants d'origine mexicaine plus nombreux pendant le Porfiriato, et suite à l'installation du chemin de fer au Mexique, et entre les deux pays. Par ailleurs, en dépit de la présence de plus en plus importante des Angloaméricains, les hispaniques ont conservé dans une large mesure leur langue, et certaines pratiques, institutions, traits culturels...du fait de leur ségrégation dans des *barrios*. Par ailleurs, au début du vingtième siècle, la notion de frontière entre le Mexique et les États-Unis est redéfinie.

Des études universitaires mettent en relief les modes de vie caractéristiques des habitants d'origine hispanique au début du vingtième siècle à cet endroit, leurs pratiques religieuses et traditions, le maintien de la langue espagnole dans les états du sud-ouest, une langue tout à fait caractéristique, du fait des archaïsmes (au Nouveau Mexique par exemple), des

anglicismes,... La marginalisation des populations d'origine mexicaine a contribué à la construction d'identités mexicaines américaines, ainsi qu'à la formation d'une élite politique au début du vingtième siècle. Mais déjà pendant l'époque coloniale, et en partie du fait de l'éloignement de la capitale, les élites locales ont souvent joué un rôle majeur dans la formation de ce sentiment identitaire.

37 – LLOSA Alvar de la

Construire la nation rêvée par la guerre : les Français en Uruguay (1825-1860)

Aire géographique : Rio de la Plata, Uruguay

Problématique : Coincé entre deux géants en devenir, l'Argentine et le Brésil, l'Uruguay, « état tampon » ne doit sa survie et son indépendance qu'à la volonté d'Artigas et une poignée de libérateurs. Aussi, une politique de forte immigration est officiellement envisagée pour qu'en occupant le territoire, la souveraineté soit affirmée sur celui-ci.

Ainsi, dès 1830, l'Uruguay est une destination privilégiée par l'émigration du Sud-Ouest de la France. Dès lors, l'Uruguay devient un espace mythique où plusieurs générations d'émigrants français vont se rendre, parfois en dédoublant la mobilité transatlantique d'une mobilité vers l'autre rive du Rio de la Plata (Buenos Aires). En 1837, on compte 8 000 Français sur les 100.000 habitants de la capitale, Montevideo, 6 ans plus tard, ils sont entre 16 et 18 000, soit le double, 7 ans après (1850) ils sont déjà 50 000 Français qui, au grand dam des consuls, préfèrent souvent s'exprimer en basque ou qui montrent, de par leur usage des langues d'oc, une étonnante facilité à s'intégrer et se fondre dans un monde hispanophone. En 1843, les 2/3 des Uruguayens sont d'origine étrangère dont 1/3 d'origine française.

Mais, situé à l'embouchure de la grande voie de pénétration à l'intérieur du continent sud-américain, le Rio de la Plata, le petit État devient vite la proie des visées des puissances européennes, au premier titre desquelles, la Grande Bretagne et la France...

Face aux intentions de conquête argentine, les Français interviennent. La capitale est assiégée pendant huit ans, de février 1843 à octobre 1851, la flotte française prend part aux combats et au ravitaillement pendant que les habitants de Montevideo organisent la défense de « leur » ville : une légion de Basque, une légion italienne (sous les ordres de Garibaldi), un bataillon d'Argentins, et... deux bataillons de Français qui arborent... le drapeau uruguayen.

Les émigrants s'imaginent une patrie, ils proposent donc une nouvelle frontière sur le territoire de leur arrivée : celle de la ville.

Episode volontairement oublié de l'Histoire uruguayenne, ou forcément réécrit, il n'en fut pas moins une preuve de la difficile construction nationale.

Hypothèses et résultats attendus : comprendre pourquoi, alors que la France n'est plus un pays d'émigration depuis le XVI^e siècle, tant de Français émigrent au cours du XIX^e siècle en Uruguay. Comprendre pourquoi l'Uruguay devient une destination privilégiée pour les Français et jusqu'à quel point, si elle n'est facilitée, cette immigration est encouragée par l'Uruguay.

Distinguer les niveaux d'acceptation des relations entre les deux pays (diplomatique, financier, commercial et politique)

Il conviendra donc, au-delà d'une étude des caractéristiques sociologiques de la plus importante colonie d'Amérique du Sud, de voir comment celle-ci intègre la défense de ses intérêts économiques et commerciaux à la défense d'un territoire qui n'est ni sa patrie ni son pays. Comment, des bourgeois, des artisans, des commerçants et de simples employés et ouvriers s'identifient à tel point avec le pays de leur émigration qu'ils en viennent à participer à sa défense et s'intègrent aux luttes politiques régionales, pendant huit ans, alors même qu'on

les accuse de fuir la France quand ils sont jeunes pour échapper aux 3 années de service militaire français...

Il conviendra aussi d'étudier l'attitude de la France pendant ces huit années de siège. Paris oscille entre une politique d'intervention en Amérique latine (qui préfigure le désastre mexicain, 15 ans plus tard) et la crainte de s'aliéner d'autres partenaires commerciaux ; tout en supposant que cette guerre, où tant d'étrangers défendent une ville, devint le point de départ de la construction d'une nationalité.

38 – MEGEVAND Sylvie

Entre exotisme et positivisme, les multiples facettes de l'insularité cubaine (1830-1860).

« Une île est, à elle seule, un monde à part, ramassé sur lui-même et n'ayant avec le reste du monde que des liens distendus⁵. » Réceptacle privilégié des imaginaires, elle suscite des représentations contradictoires dont rendent compte l'iconographie et la presse cubaines au milieu du XIX^e siècle : à cette période, le jardin tropical bascule dans le monde du progrès.

La « perle des Antilles » reste pour les voyageurs et nombre d'écrivains locaux un lieu d'exotisme tropical, de langueur et de plaisirs, voire le champ d'expression d'un certain érotisme (J-B. Rosemond de Beauvallon). Mais Cuba connaît dans la période 1830-1860 des bouleversements qui l'ouvrent sur l'extérieur : décollage économique grâce au « boom » sucrier, apparition du chemin de fer, influence d'une émigration européenne destinée à « rééquilibrer » le poids démographique des populations de couleur. Il en résulte la perception d'une réalité contrastée, phénomène accusé par les conditions de vie très variables des groupes sociaux et humains qui la peuplent : plutôt extraverties, les élites circulent de par le monde grâce à la navigation transatlantique (États-Unis, Europe). Au contraire, les petites gens peinent à se déplacer dans des espaces limités, notamment en zone rurale, du fait de la médiocrité des communications intérieures. Quant aux esclaves, ils sont privés de toute liberté.

Des contradictions se font jour entre les divers aspects de l'insularité : vitrine attirante et superficielle, la perception hédoniste voisine avec la vision pragmatique d'un territoire riche de potentialités, dont la mise en valeur doit passer par la domestication des espaces et une nécessaire ouverture au monde, sous le signe du progrès. Cette volonté positiviste et capitaliste, partout présente dans les revues et dans les récits (Anselmo Suárez y Romero), n'exclut pas le constat d'une profonde arriération et d'un repli sur soi, liés à l'enfermement territorial et à celui des mentalités, symbolisé notamment par le « Tierradentro ». Il convient d'infléchir ces tendances jugées rétrogrades et de stimuler la circulation des hommes, des marchandises et des idées en incitant au voyage, au développement des infrastructures (ports, routes, chemin de fer), aux progrès de l'édition, de la presse et de l'image. C'est à ce prix que Cuba proposera des modèles acceptables et s'intégrera au reste du monde. En marge de ces tendances, le sibonéisme recrée une vision nostalgique de l'île en tant que berceau identitaire perdu.

Ces multiples facettes d'une identité en construction sont reflétées dans des productions culturelles nouvelles et diversifiées – articles, publications à vocation économique et scientifique, iconographie pittoresque, etc. – qui seront le support d'étude de cette insularité interrogée et souvent revisitée.

⁵ « Iles », *Encyclopædia Universalis*, 1977.

39 – MOREAU Mélanie

Les sociétés régionales des immigrés espagnols à Cuba (1878-1930) : la perméabilité des frontières culturelles

Le titre de ce deuxième colloque TEMA *Mobilités, imaginaires et territoires en Amérique, des indépendances aux années 1930* nous a immédiatement fait penser à deux choses. D'une part les concepts de « mobilité », d'« imaginaire » et de « territoire » associés à la périodisation choisie sont d'une immense richesse puisqu'ils nous obligent à considérer de façon diachronique des siècles de rencontres entre les peuples et les cultures du vieux continent et du Nouveau Monde, dont le résultat à Cuba, aire culturelle qui nous préoccupe, est le fabuleux « ajiaco » dont parlait Fernando Ortiz.

Or, la présence espagnole à Cuba est un des ingrédients principaux de cet « ajiaco ». Tout d'abord parce que politiquement et économiquement, jusqu'en 1898, la métropole et la « siempre fiel isla » sont unies par des liens coloniaux, mais aussi et surtout, parce qu'affectivement, culturellement, les espagnols font partie de l'île, de sa « cubanité ». On ne peut étudier la société cubaine du XX^e siècle sans tenir compte de l'importance de cette présence espagnole. Première destination des immigrés espagnols, jusqu'en 1898, Cuba reste jusqu'en 1930 et ce malgré la défection des liens coloniaux, l'Eldorado de centaines de milliers de « Gallegos ».

D'autre part, « mobilités » et « territoires » nous amènent à nous interroger sur le concept de « frontières », réelles ou virtuelles et sur leur perméabilité. A la fin des années soixante l'anthropologue Frederik Barth révolutionne l'anthropologie en développant les concepts de frontières ethniques et de frontières culturelles. En effet, dans « Los grupos étnicos y sus fronteras », publié en 1969, Frederik Barth redéfinit les groupes ethniques, en considérant membres d'une même ethnie des individus partageant toute une série d'éléments culturels, et en écartant les caractéristiques biologiques.

L'ethnicité est pour lui un facteur structurel qui se construit sur des relations qui sont dynamiques, non pas statiques comme on le pensait jusqu'alors. Il a montré que les individus d'une même ethnie, au contact des autres, créent leurs propres frontières culturelles afin de se différencier comme collectif. Son postulat est que ce serait l'interaction sociale constante avec les autres et non la mise à l'écart ou l'éloignement qui permettraient aux frontières culturelles de perdurer dans le temps. En outre, les frontières culturelles continueraient d'exister y compris lorsqu'à l'intérieur de ces frontières s'opéreraient des changements, que s'ajouteraient, se transformeraient ou disparaîtraient certaines pratiques culturelles.

Ces concepts développés et enrichis par ce grand anthropologue sont extrêmement utiles pour qui veut étudier et comprendre la société cubaine.

En effet, entre la fin du XIX^e siècle et les années 1930, la multiplicité et la complexité des ethnies, alliées à un contexte historique spécifique particulièrement difficile font naître et croître à Cuba un phénomène de grande importance, celui de l'« asociacionismo », c'est à dire, la multiplication dans la société civile d'associations de toutes sortes, basées sur des critères multiples. Les espagnols nouvellement arrivés sur l'île vont eux aussi se retrouver entre eux, dans des espaces de sociabilité formelle destinés à les aider en tant que population immigrée dans leur vie quotidienne, mais aussi à leur permettre de conserver leur identité et à entretenir des liens forts avec leur lieu d'origine.

Une question se pose pourtant lorsque l'on aborde cette problématique des frontières culturelles, et qui plus est si on l'applique aux espagnols immigrés à Cuba. Elle est de savoir si le fait d'être créées par et pour de mêmes individus, dans un but tout à fait louable d'entraide mutuelle et de protection, ne ramène pas pour autant à des schémas d'enfermement et de marginalisation au sein de la société cubaine ?

Fernando Ortiz, Miguel de Carrión, ou encore Emilio Roig de Leuchsenring, pensaient que la multiplication d'espaces de sociabilité formelle tels que les sociétés régionales espagnoles étaient un frein à l'intégration nationale, et en particulier à celle des couches populaires. Il s'avère pourtant aujourd'hui que les frontières culturelles tracées par les immigrés espagnols, et matérialisées par l'existence d'une pléthore de sociétés organisées sur des critères « micro-territoriaux » (sociedades comarcales, parroquiales, locales...), ont largement contribué à l'intégration de leurs membres à la société cubaine, tout en intégrant des éléments créoles dans leurs espaces de sociabilité. Cette « créolisation » des sociétés régionales est une problématique qui a été très peu abordée, contrairement aux aspects démographiques et quantitatifs de l'immigration espagnole que Cuba, sur lesquels nous ne nous pencherons que de façon très ponctuelle.

Au niveau méthodologique, il convient dans un premier temps de caractériser brièvement les particularités de l'immigration espagnole à Cuba depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930, décennie où elle décline fortement. Dans un second temps, nous nous interrogerons sur le rôle et la fonction sociale des sociétés régionales espagnoles sur l'île, en tant que génératrices de frontières ethniques et culturelles, afin de montrer que dans ce cas précis de l'immigration espagnole à Cuba, elles n'ont pas été synonyme d'enfermement, de ghettoïsation, et qu'au contraire elle ont été un facteur d'intégration à la société réceptrice. Ce phénomène d'« aplatanamiento » des Espagnols, propre à Cuba, sera l'objet principal de notre travail, grâce à l'étude minutieuse de la progressive « créolisation » des sociétés culturelles espagnoles et des interactions sociales constantes entre les différents groupes ethniques de cette même société, qui ont fait du « gallego », au même titre que la « mulata » ou « el negrito », un des éléments constitutifs de l'identité cubaine.

40 – MOREL Marie

Pacifier le désert : missionnaires anglicans dans le Chaco boréal (1880-1930)

Ayant longtemps résisté aux tentatives de colonisations religieuses et agricoles le Chaco boréal des années 1900 reste un espace mal connu, une approximation cartographique, en marge des préoccupations nationales (Bolivie, Paraguay, Argentine).

Le Chaco boréal est pourtant peuplé par quelques 40 000 indiens, mais dans l'imaginaire de l'époque le Chaco boréal est un désert, un enfer vert, *tierra de nadie*. C'est un espace hostile, peuplé d'indiens féroces, bâti sur une mythologie sanglante (expéditions de Crevaux, Boggiani et Tyllee), qui a marqué durablement les esprits. Pourtant le Chaco attire les investisseurs étrangers, anglais en particulier, qui profitent à partir de 1875 de la vente massive de terres dans le Chaco, organisée par le Paraguay, pour acheter des parcelles de terrain dans cet espace inconnu. Les tensions grandissantes entre la Bolivie et le Paraguay pour la souveraineté du Chaco conduisent le Paraguay à multiplier l'implantation de fortins, de colonies agricoles, à encourager l'immigration, et les missions religieuses pour « peupler le désert ».

En ce sens, le missionnaire anglais Barbroke Grubb (le *Livingstone d'Amérique du Sud*) reçoit le titre de Pacificateur des indiens du Chaco, selon le décret présidentiel paraguayen du 2 mars 1892. Il s'agit « d'adopter des mesures pour pourvoir à la sécurité des nos frontières du Chaco et à la défense des établissements et populations dispersés dans ce vaste territoire ». Et dans un second temps de pourvoir à la civilisation des indiens de tout le Chaco, soit environ 300 000 km et 40 000 âmes à « pacifier » afin de rendre possible la mise en valeur paraguayenne du Chaco.

L'étude de l'expérience missionnaire anglicane auprès des indiens lenguas du Chaco, à partir des archives missionnaires et militaires, permet de mettre en évidence le rôle de médiateur des

missionnaires entre indiens, sociétés nationales, armées et fronts pionniers, et de saisir leur perception de l'espace et des populations indiennes. La réflexion s'organisera autour de trois axes de l'action missionnaire : Sédentariser, Civiliser et évangéliser. L'analyse de ces trois temps forts est indispensable pour appréhender l'impact de l'action missionnaire sur le monde indien du Chaco, son organisation et son identité, dans ce contexte de préparation à la guerre pour le Chaco.

s.a. *La propiedad en el Chaco Paraguayo*. Asunción : 1910, Talleres nacionales de H. Kraus. 20 p.

Barbrooke Grubb W; Humphrey Tudor Morrey Jones. *A church in the wilds : the remarkable story of the establishment of the South American mission amongst the hitherto savage and intractable natives of the Paraguayan Chaco*. London : Seeley, Service & Co., 1914.

Cañas José María, *El infierno verde (la guerra del Chaco)*, Madrid, Espasa-Calpe, 1935.

English Adrian J. *The Green Hell: A Concise History of the Chaco War Between Bolivia and Paraguay, 1932-35* Spellmount Military Studies.

Gerville-Réache Léo, *Le désert d'émeraude*, Paris, éditions de La Nouvelle Revue Critique, 1932.

Hawtrej, Seymour H.C., « The Lengua Indians of The Pargauayan Chaco ». *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, Vol. XXXI, 1901. p. 275-300.

Ibarra Emilio E. de, *Chaco Tierra de nadie, en cuestión*. Asuncion : 1927. 8 p.

Le Roy Alexandre, Mgr, « Le rôle scientifique des Missionnaires ». *Anthropos, revue internationale d'ethnologie et de linguistique*, Salzburg : Verlag, 1906. p. 3-11.

Pastore Carlos. « El Gran Chaco en la formación territorial del Paraguay ». Asunción : Criterio Ediciones 1972.

Storm y Codas. *Plano topografico y catastral del Chaco Paraguayo*. Buenos Aires: 1918. casa Jacob Peuser.

41 – NEDELEC Pascale

Appropriation et consolidation territoriale de l'Ouest américain : genèse de Las Vegas.

Il faut attendre la deuxième moitié du XIX^e siècle pour que le territoire états-unien soit entièrement approprié. La conquête de l'Ouest est officiellement achevée en 1890 avec l'abolition de la « Frontière », limite entre l'Est urbanisé et civilisé et les étendues de nature sauvage et hostile (*wilderness*). La fondation de villages et de bourgades participent de l'affirmation de la suprématie de l'homme sur la nature et de son affranchissement par rapport aux données naturelles. Ces éléments sont au cœur d'une mentalité de pionniers pour qui rien n'est impossible si l'on s'en donne la peine. Outre la maîtrise d'un environnement *a priori* hostile, la conquête de l'Ouest marque également une étape essentielle dans la consolidation politique du territoire : les premiers campements sont rapidement suivis par un maillage territorial de plus en plus fin, allant de la création de nouveaux Etats et de comtés à l'incorporation de nouvelles municipalités. L'étude de la naissance de Las Vegas permet de mettre en perspective ce contexte national avec la réalité de l'adaptation à un environnement désertique, celui du désert du Mojave.

Une fois l'Ouest conquis, restait encore à le domestiquer. La densification des réseaux de transports, et notamment des chemins de fer, a conduit à pérenniser de nombreux campements et autres établissements humains jusqu'alors temporaires. Là encore, Las Vegas offre un cas d'étude particulièrement intéressant. Si c'est la présence d'eau qui a attiré les premiers pionniers dans la vallée de Las Vegas (puits artésiens), c'est le chemin de fer qui a vraiment donné naissance à la ville. Etape stratégique à mi-chemin entre Salt Lake City et Los Angeles,

Las Vegas s'impose comme une bourgade ferroviaire où hommes et machines peuvent se reposer et être alimentés en eau.

L'avenir de Las Vegas est enfin définitivement assuré par la construction du Hoover Dam (1931-1935) d'une part, et par la légalisation du jeu dans l'État du Nevada en 1931 d'autre part. Ainsi, les années 1930 posent les bases d'un imaginaire qui va devenir un élément constitutif de Las Vegas. Las Vegas devient ainsi une ville où toutes les prouesses techniques sont possibles et où les contraintes naturelles sont domestiquées : le barrage apporte l'eau et l'électricité nécessaires à l'essor de la ville. Le mythe de la ville du jeu et du péché prend aussi forme dans les années 1930, faisant de Las Vegas un des imaginaires américains les plus connus et les plus tenaces.

Bibliographie indicative :

MOEHRING Eugene & GREEN Michael, *Las Vegas, A Centennial History*, Reno, University of Nevada Press, 2005

SCHUMACHER Geoff, *Sun, Sin and Suburbia: An Essential History of Modern Las Vegas*, Las Vegas, Stephens Press, 2004

TURNER Frederick Jackson, *The Frontier in American History*, New York, H. Holt, 1920

42 – OROZCO María Elena & FLEITAS María Teresa

Reorientando la mirada hacia Occidente: Santiago de Cuba en el siglo XIX

La rivalidad regional en Cuba, Oriente vs Occidente, tiene su génesis en procesos históricos, políticos, económicos y sociales que se generan desde el siglo XVI. Esta marcada conciencia de la diferencia entre las dos principales regiones del país se expresa mediante un sentimiento de patria local y caracteriza a muchas de las villas cubanas, con mayor énfasis a Santiago de Cuba: primera capital de la Isla (1515-1556) y luego segunda ciudad en importancia.

43 – PETIT Cécile

Les musées d'histoire naturelle et la construction des identités nationales en Amérique Latine : l'influence des naturalistes européens (titre provisoire).

Au moment de leur indépendance, les pays latino-américains tentent de se forger une identité propre. L'exaltation et l'appropriation de la nature par le biais d'études et de classifications en histoire naturelle répondent au besoin de ces nouveaux États de se constituer une identité nationale. La création de musées, et tout particulièrement de musées d'histoire naturelle, obéit à cette nécessité de créer un patrimoine national, de l'institutionnaliser, afin de contribuer à la construction identitaire.

Cependant cette démarche à la fois scientifique et politique ne surgit pas *ex nihilo* car, tout en souhaitant s'en démarquer, elle s'inscrit dans le prolongement de la politique scientifique du colonisateur européen qui, grâce à l'histoire naturelle, voulait prendre possession d'une nature étrangère pour la faire sienne, la dominer et l'exploiter. De plus, non seulement l'histoire naturelle latino-américaine continue de s'appuyer sur des pratiques scientifiques européennes, mais elle bénéficie également de l'apport de naturalistes européens chargés d'assurer la direction de musées, de réaliser des études et d'organiser des expéditions.

Cette communication portera sur l'importance et l'impact de la migration des naturalistes européens en Amérique Latine pendant les premières décennies suivant les Indépendances. Nous nous demanderons dans quelle mesure leur présence a favorisé l'émancipation scientifique et identitaire des pays latino-américains ou a renforcé leur dépendance vis à vis de l'Europe. Nous nous intéresserons essentiellement aux naturalistes ayant travaillé pour le Museo Argentino de Ciencias Naturales Bernardino Rivadavia, le Museo Nacional de Historia Natural du Chili, le Museo Nacional de Historia Natural y Antropología d'Uruguay et le Museo de Historia Natural y Escuela de Minería de Colombie.

44 – PUYO Jean-Yves

Du Contesté franco-brésilien à la République de Counani : histoire édifiante et curieuse d'un eldorado éphémère

Durant plus de trois siècles, Anglais, Hollandais, Portugais (puis Brésiliens), Espagnols et Français s'affrontèrent pour prendre possession des vastes territoires quasi dépeuplés compris entre Orénoque et Amazone, à savoir « [...] à l'intersection des lignes imaginaires les plus fortes (du XVI^e siècle), l'Equateur et le traité de Tordésillas »⁶. Au sein de cette zone, l'aval du cours de l'Amazone (de son embouchure au rio Branco) engendra une longue contestation territoriale opposant Français et Portugais, puis Brésiliens une fois l'indépendance de cette colonie.

Reposant sur une interprétation divergente d'un paragraphe du Traité d'Utrecht (1713), cette confrontation entre les deux puissances demeura longtemps « tiède » et ce, faute principalement d'intérêts économiques et géostratégiques pour ces mêmes espaces. Aussi, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ces derniers, principalement forestiers, formèrent-ils un entre-deux délaissé par les structures étatiques et peuplé de réprouvés apatrides (anciens esclaves brésiliens en fuite ou encore évadés des bagnes français), de chercheurs d'or et d'indiens fuyant les raids esclavagistes brésiliens. Certes, épisodiquement, quelques essais officiels d'implantations militaires (au final généralement « pathétique ») allaient soulever l'indignation des chancelleries respectives, le tout sans grands effets quant au règlement de la contestation territoriale. Par la suite, deux éléments successifs allaient réactiver la question de la délimitation frontalière entre le Brésil et la Guyane française, à savoir le projet (sans suite) de création en 1886 d'un état indépendant « autoproclamé », la *République de la Guyane indépendante*, dite « République de Counani », et la découverte en 1894 d'importants gisements aurifères dans cette même zone : durant cinq ans, les rivages de la rivière Carsevenne (ou Carsewene, Calçoène, Carsévène, entre autres) virent le déferlement de plusieurs milliers de prospecteurs, issus de toute l'Amérique du Sud et des Caraïbes, venus chercher fortune. Cette zone fut même l'objet d'un court mais sanglant affrontement entre des troupes françaises et des « patriotes brésiliens », ce qui poussa les deux états à neutraliser le secteur contesté et à solliciter la Suisse pour un arbitrage officiel, au final pleinement favorable à la position brésilienne.

Notre recherche, reposant notamment sur l'étude de documents issus du centre des Archives diplomatiques de Nantes mais aussi des archives départementales de la Guyane française, a pour objet d'apporter un éclairage nouveau sur un territoire singulier à l'histoire massivement méconnue qui, durant le dernier quart du XIX^e siècle, attira de nombreux utopistes et aventuriers, à la recherche d'un nouvel eldorado. Au final, une fois les

⁶ Emmanuel Lézy, *Guyane, Guyanes - une géographie "sauvage" de l'Orénoque à l'Amazone*, Paris, col. Mappemonde, Belin, 2000, 347 p. (p. 157).

gisements aurifères rapidement épuisés, cet espace singulier, qui aura même inspiré quelques comiques boulevardiers français, replongeait dans un oubli profond et tenace.

45 - RAMOS MARTINEZ JON ANDER Pablo Recalt y el elemento vasco-francés en la Asociación Vasco-Navarra de Beneficencia de La Habana

A la hora de analizar el colectivo vasco de la isla de Cuba, y más concretamente la creación en el año 1877 de la Asociación Vasco-Navarra de Beneficencia, resulta interesante analizar el papel que los vasco franceses jugaron en dicha asociación, a pesar de que el nombre denotaba que se dirigía explícitamente a los nativos de las provincias vascongadas y Navarra. Aunque la participación en el seno de la Asociación de vascos del otro lado de los Pirineos apenas fue significativa (2'60% del total de asociados en 1890) supuso un paso adelante hacia una concepción amplia de identidad vasca que reunía a « hermanos » de ambos lados de los Pirineos bajo la denominación Euskal Herria. En este sentido, analizaremos la figura de Pablo Recalt, natural de Iparralde, quién en la Junta General Ordinaria celebrada el 31 de julio de 1892 fue elegido como Vocal suplente.

46 – RIGAL-CELLARD Bernadette Les réseaux mormons au XIX^e siècle

Etudier les réseaux humains et logistiques mis en place par l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours dès sa formation dans les années 1830 pour faire venir dans ses communautés et ses colonies de peuplement dans le Midwest puis le territoire de Deseret qui deviendrait l'Utah, les convertis d'Europe. Les missionnaires partaient en priorité dans les pays protestants, notamment en GB par Preston et d'autres ports, en Scandinavie, en Suisse mais aussi dans les pays du Sud, ainsi chez les Vaudois réfugiés dans les vallées du Piémont italien. Ils convainquaient les convertis de partir s'installer en Utah, et leur demander de financer à l'avance leur voyage. L'Église avait mis en place des itinéraires précis, avec des centres de rassemblement, qui amenaient les saints dans les ports de la Manche et de l'Atlantique. Une fois en Amérique, un réseau très bien organisé les prenait en charge. Ils arrivaient le plus souvent par la Nouvelle-Orléans, remontaient le Mississippi et ses affluents. Puis étaient pris en main pour effectuer la traversée terrestre.

Un autre type de déplacement était constitué par les missions de reconnaissance à partir des communautés mormones, puis enfin de Deseret, vers la côte Pacifique afin d'avoir un débouché maritime (vers Los Angeles), et également dans le Pacifique, avec des installations à Hawaï dès le milieu du XX^e siècle bien avant l'acquisition des îles par Washington. Le but de cette étude sera d'examiner les réseaux humains et logistiques, les centres de rassemblement, les moyens de transports. Les mormons, comme dans bien d'autres domaines, furent clairement ici de grands organisateurs de l'immigration d'individus utiles au développement du Royaume de la Nouvelle Jérusalem sur terre. On voit ainsi comment le spirituel se fonde sur une maîtrise parfaite des moyens de communication les plus performants. Sources : les journaux de voyage, abondants, chaque saint devant en rédiger un; les documents divers dans les bibliothèques... Un voyage d'étude à Salt Lake (Université d'Utah où j'ai déjà travaillé) est prévu en août, ainsi qu'un voyage complémentaire à Turin dans la bibliothèque du CESNUR, centre d'études des nouvelles religions, qui a le fonds sur le mormonisme le plus important en dehors des USA.

47 – RINALDETTI Thierry

Les migrants italiens aux États-Unis (de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale)

Du dernier quart du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale, les Européens se rendirent très massivement aux États-Unis pour y travailler et, parfois aussi, s'y installer. Depuis les travaux de Dirk Hoerder, les migrations de travail transatlantiques sont envisagées dans la continuité de traditions migratoires locales, et comme l'une des facettes, et l'un des épisodes, d'un processus historique global opérant, depuis plusieurs siècles, un déplacement de la main-d'œuvre vers le capital. L'étude de la mobilité au sein des économies atlantiques éclaire d'un jour nouveau l'expérience des migrants aux États-Unis ; mais le caractère multidirectionnel et temporaire des migrations de travail pose, entre autre, la question de la place des États-Unis, non seulement dans les flux migratoires au sein des économies atlantiques, mais également dans la « carte mentale » des migrants.

À Fossato di Vico, une commune de moyenne montagne située dans l'Apennin ombrien (Italie), les migrants se rendirent, tour à tour, dans des bassins miniers situés des deux côtés de l'Atlantique : en Lorraine et au Luxembourg, dans la région de l'anthracite (Pennsylvanie), celle de l'*Iron Range* (Minnesota et Michigan), dans les bassins houillers du Kansas et de l'Illinois enfin. Étant données les dimensions modestes de la commune, l'exploitation nominative des sources italiennes (registres de demandes de *nulla osta*, registres de la population, registres militaires, lettres) a permis de tirer les migrants de leur anonymat, puis de constituer, en y incluant les données recueillies dans des sources nominatives américaines et luxembourgeoises où apparaissaient leurs noms, deux bases de données distinctes concernant les migrants et leurs familles.

Il a alors été possible de préciser la place qu'occupaient les États-Unis dans les trajectoires individuelles et les parcours migratoires familiaux. Bien souvent, les migrants qui choisirent de s'installer dans les bassins miniers américains, à la faveur des salaires plus élevés qui y étaient pratiqués, avaient déjà eu une expérience similaire de l'autre côté de l'Atlantique, où ils avaient séjourné dans des petites villes minières semblables en bien des points à leurs homologues américaines. Pour autant, l'attrait des États-Unis n'était pas illimité : de nombreux migrants aux États-Unis avaient aussi des membres de leur famille dans les bassins miniers européens, et certains d'entre eux firent alors parfois le chemin inverse.

48 – SANCHEZ ROMAN José Antonio

Movilidad y territorio en el Amazonas, 1840-1890.

La era del « progreso » en América Latina y en otras partes del mundo está asociada a una cambiante percepción del tiempo y el espacio. Las nuevas tecnologías, como el ferrocarril, el vapor, las comunicaciones a distancia, que formaban una parte esencial de la transformación económica y social en el siglo XIX tenían un impacto profundo en las dimensiones espaciales y temporales de la vida humana. El espacio parecía quedar suprimido, abolido. Los transportes disminuían el tiempo que necesitaban los seres humanos para llegar de un lugar a otro de su ciudad, de una ciudad a otra de su región, del campo a la ciudad o a la capital de su país, de un país a otro e incluso de un continente a otro. La sensación de velocidad formaba parte creciente de la vida de muchos seres humanos, sobre todo a finales del siglo XIX. La cambiante percepción del tiempo y del espacio estaba inevitablemente asociada a la idea de movilidad. Las ideas sociológicas e históricas de los intelectuales sobre el devenir humano estaban preñadas de ideas de movimiento: civilización, evolución o progreso indicaban el triunfo de un tiempo secular moviéndose incesantemente hacia delante. En este trabajo, sin

embargo, trataré de demostrar que las ideas de movimiento y progreso coexistieron con otras ideas y prácticas que trataban de limitar ese movimiento. Esas prácticas estaban relacionadas con el proceso de control del espacio, lo que aquí denominaré « territorialización ». En este trabajo me ocuparé del proceso de territorialización en el Amazonas durante la segunda mitad del siglo XIX, en particular a partir del final de la rebelión conocida como Cabanagem. El objetivo es mostrar cómo las elites intelectuales, políticas y militares estaban preocupadas no sólo con la incorporación de nuevas tecnologías del transporte (el vapor) o con atraer inmigración a las selvas amazónicas, sino principalmente con la limitación de los movimientos dentro de ese vasto espacio y con la segmentación y control del valle amazónico. Los objetivos de estas elites nunca se cumplieron de manera definitiva, pero su pugna por el control espacial demuestra que movilidad y territorio representaban dos dimensiones distintas –y a veces contradictorias- de los procesos de modernización en Brasil y América Latina.

49 – SMITH Marc

How the new urban elite financed new values in the visual arts.

The nineteenth century was very rich in trans-Atlantic encounters. In addition to a great number of people crossing the ocean, many works of art followed the same paths. The beginning of the century set the pace for the country's contradictory artistic development. The religious 'Second Awakening' fueled a renewed severity towards artists and their associated sins. Yet, by the 1820's, the Lewis and Clark expedition brought preachers and sermons to turn landscape art into an expression of God's creation. The diversity of geographical wealth captured the nation's imagination. At the time, paintings had expositions which toured the country, building a collective non-European imagination. People continued to reject the visual arts in general, but landscape art would give to the « wilderness » a concreteness, in a time before photography.

How was this transformation possible: from an almost complete rejection of art in the 1800's, to the creation of the Hudson School, and finally the first gold medal at the Paris World Exposition in 1889? Who financed this and why? To what extent was this in reaction to migration and immigration dynamics? How were landscape paintings connected to a new national imagination? How could one build a specific identity and create values from a painting depicting the « wilderness »? What were the consequences of these new investments on the development of art in the United-States? This study will analyze how a new urban elite, born from the crossing of migration and immigration paths, was the primary factor in the artistic development of the country. The construction of their own social identity led to the integration of specific values in the paintings they commissioned. These then toured the country, disseminating their imagery into the national fabric.

This paper will first analyze the evolution of art, from Codman to the Hudson School, and show how this is linked to the new urban elite's interaction with migration and immigration paths. In a second phase, the social values resulting from the depiction of hunting and exploration scenes, will be linked to the values of this social group. We shall also see how the rejection or acceptance of certain art forms and techniques helped create specific identities in opposition with European ones, creating a second dimension to these values. In a last point, we will study how these new investments ultimately altered the painter's profession, creating new techniques, jobs and new forms of artistic commercialization.

50 – TAUZIN Isabelle

Un voyage présidentiel au cœur des Andes (1834-1835)

José María Blanco est un prêtre né à Quito qui vient s'installer au Pérou du fait de son engagement libéral. En 1834, dix ans après que ce pays a accédé à l'indépendance, Blanco accompagne le Président de la République, le caudillo Luis José Orbegoso, originaire de la Côte Pacifique dans une tournée qui se veut triomphale. Les conditions du départ, le voyage du cortège officiel, les étapes dans les Andes, la vision du Pérou de l'intérieur sont les aspects que je me propose d'étudier à partir d'un texte qui a le mérite d'être un témoignage précoce et en langue espagnole, éloigné de la tentation de la création poétique. Ce travail s'inscrira dans le prolongement de la communication présentée à Bordeaux et qui était centrée sur les voies de communication et les moyens de déplacement. Mon objet de recherche sera à présent la perception du milieu et des hommes rencontrés par ce témoin exceptionnel et pour l'heure encore méconnu, étranger et intégré au Pérou, l'Equatorien José María Blanco. D'autres sources complèteront éventuellement cette analyse de la représentation de l'Autre, à la fois si semblable et si différent.

51 – TOURRAND Jean-François & CORONATO Fernando Raúl

La Patagonie à la croisée des nations

Située à l'extrémité australe des Amériques, la Patagonie n'a jamais été vraiment incorporée à l'Empire Espagnol car tous les tentatives dans ce sens ont échoué. Malgré leur persistance, les Britanniques n'ont pas réussi non plus à s'y fixer. Au moment de l'indépendance des jeunes républiques qui pouvaient avoir des prétentions sur la région, l'Argentine et le Chili, la Patagonie demeurait inoccupée, et convoitée à la fois des deux cotés des Andes. La période turbulente de l'organisation nationale empêcha toute mesure concrète d'occupation de la part des Sud-américains, mais en revanche permit aux Britanniques de s'emparer des îles Malouines, à partir desquelles ils allaient jouer un rôle important dans la configuration régionale. Le Chili d'abord (1843) et l'Argentine dans la foulée (1865), ont fait leur première timide installation à partir respectivement du pénitencier de Punta-Arenas et de la colonie Galloise du Chubut. Aux années 1880, une fois résolu *manu militari* le « problème » que les amérindiens posaient à l'expansion des frontières intérieures, les deux pays se sont engagés dans une « course colonisatrice » sur la région. Tous deux ont fait appel aux colons britanniques des Malouines, dont le savoir-faire dans l'élevage des moutons leur permit de manier avec dextérité le seul outil alors disponible pour l'occupation rapide et rentable du territoire et leur insertion dans le commerce mondial. Sous l'autorité des trop lointaines capitales de Santiago et Buenos-Aires, les moutonniers britanniques ont donc déclenché la colonisation de la Patagonie. Ils ont été suivis de près par des Allemands et des Belges. La vocation ovine et lainière était faite et était centrée sur Punta-Arenas. Le territoire de la filière ovine s'étendait sur les ¾ de la Patagonie à la veille de la Guerre 1914-18, et produisait 1/3 de la laine Sud-Américaine. La région était autarcique et anglophile (en 1908 une carte-patente du roi d'Angleterre annexa allègrement dans ses domaines les terres au sud des 50°S). Les états argentins et chiliens ont fini par s'imposer à partir des années 1920, et au cours des décennies suivantes la frontière internationale argentino-chilienne réussira à briser l'unité économique et sociale de la région. Le processus de démantèlement régional alla de pair avec la montée chauviniste et le retrait britannique. Le durcissement des nationalismes a créé quelques conflits sérieux notamment en 1978 et 1982. Nous postulons que la Patagonie est en équilibre entre les forces centripètes issues de la cohésion géographique, et les centrifuges

gérées par les politiques publiques extra régionales. La redécouverte des régionalismes comme réaction à la mondialisation, offrirait à la Patagonie l'opportunité de se reconstituer.

52 – UGARTE Alicia del Carmen

« *La América está allá...* Las cartas en el estudio de los procesos migratorios, 1885-1920 - Análisis de caso ».⁷

El propósito de este trabajo es mostrar, a través del análisis del epistolario de un migrante vasco y fuentes de segunda mano complementarias, cómo se configura la identidad en un tipo particular de experiencia: la del sujeto que migra. Qué sucede cuando las rutinas espacio-temporales que otorgan un sentimiento de confianza y seguridad en el hacer de la vida cotidiana se ven interrumpidas.

Se trata de elucidar cómo pervive ese entramado de relaciones sociales que se va tejiendo a lo largo de una vida perfilando la identidad de sujeto, y cómo se asimila uno nuevo a partir de ese quiebre que supone la migración transoceánica.

La fuente más importante a la que se recurre y que sirvió de disparador del presente trabajo, es un epistolario que abarca desde fines del Siglo XIX hasta principios del XX. Considero que trabajar sobre las cartas es dar voz a uno de los millones de inmigrantes que ingresaron en nuestro país a fines del siglo XIX, con el objeto de conocer un poco más, a través de sus propias reflexiones, algunas aristas de este proceso que marcó nuestra configuración como país, ya que si las cartas poseen una direccionalidad, podemos pensar que en la « Gran Migración » miles de cartas cruzaron de un continente a otro, tejiendo buena parte de la trama de nuestra historia.

Es por ello que, a través del recorrido de esta trayectoria y de las percepciones que el migrante va plasmando en el epistolario, se recuperan algunos aspectos de la estructura social del país de origen y del país receptor para profundizarlas a partir de otras fuentes, fundamentalmente diarios de la época que amplían los diversos procesos/acontecimientos ocurridos en ese periodo.

Durante esos primeros quince años de radicación en el nuevo país el migrante se va « situando » en el nuevo espacio no sólo geográfico, sino y fundamentalmente, en un espacio social. Así también el relato epistolar va dando cuenta de las percepciones acerca de un nosotros a la vez que es dable observar cómo se va configurando un « otro ».

Mediante el análisis de los documentos fue posible ir identificando aquellos marcadores identitarios que estuvieron presentes en la Gran Migración, es así como se describen aquellos que aparecen más recurrentemente: el trabajo, la familia y los distintos tipos de sociabilidades que van apareciendo en el relato y cómo van adquiriendo una particular impronta a medida que transcurre el proceso de integración al país receptor.

53– VAN HOY Teresa

Like Jews in the Middle Ages »: French residents in Mexico, 1830-1890

The paper proposed for presentation at the colloquium organized by the Institut des Ameriques at the University of Pau takes the story of Antoine Nivon as a lens for studying gender and xenophobia in nineteenth-century discourses of progress. Nivon immigrated to Mexico from Peyrus, a village in La Drôme, France in 1836, in the years of great antipathy

⁷ Esta ponencia es parte del resultado del trabajo de tesis titulado: “*La América está allá*. La validez del género carta en el estudio de los procesos migratorios. Análisis de caso, 1885-1920” en ocasión de acceder al Magister en Ciencias Sociales, Catamarca, Argentina, 2009.

toward French residents in Mexico. Xenophobia against Europeans had just resulted in the ouster of Spaniards a few years earlier, only to be exacerbated in the summer of 1833 when a cholera epidemic killed some 12,000 people in Mexico City alone. The French bore the blame for bringing cholera to Mexico from Paris (the epidemic of 1831) and they were attacked from all quarters.

The French expressed outrage at Mexicans' xenophobia. The French foreign minister denounced the situation to the French consulate-general in a letter dated 7 November 1836. Minister Molé said, « It is an example unprecedented in the history of international relations for a country wherein everyone and everything—people, government, courts—yielding to the most base prejudices, seeks to outdo itself in displays of hatred and hostility against foreigners and appears to go out of its way to insult... the governments from which they come. Such nevertheless is the example of Mexico. » They complained that Europeans were hounded, ransomed, pillaged, and assassinated « like Jews in the Middle Ages, » even though they set an example of civilized industry « in the midst of an ignorant and barbaric society. » Into this explosive situation, Antoine Nivon ventured, undeterred by the great risks. As for his arrival in Mexico, we know only the year—1836—when he was 25 years old. What sets him apart is the choice he made when faced with the biggest crisis in the history of French relations with Mexico: The Pastry War of 1838. Whereas many of his compatriots fled, Antoine was not among them. He assured his personal safety by marrying an indigenous Zapotec woman in a remote area of the Isthmus, well inland. By so doing, he confirmed his loyalty to his adopted country and won the protection of his bride's community. By the time of the French occupation of Mexico in the 1860s, he had become an hacendado, the proprietor of a great landed estate in the Isthmus of Tehuantepec producing dyes for the emerging French textile industry and protected his property from expropriations and forced loans by maintaining it in his wife's name. The larger project looks at the battle for control of Mexico between another Zapotec Indian from this same region, Benito Juarez, and General Bazaine during the French Intervention of the 1860s, but this smaller paper serves to establish the rich complexities of gender, race, and 'progress' as they played out on the ground in this rich dye-producing region of southern Mexico prior to the Second Empire.

54 – VIDAL Laurent & CHRYSOSTOMO María Isabel de Jesus

Une histoire oubliée : l'Association centrale de colonisation du Brésil et la marchandisation de l'émigration européenne (1857-1860)

Le gouvernement brésilien voulant attirer l'émigration européenne a provoqué et stimulé en 1857 la formation d'une société appelée « Association Centrale de Colonisation ». Aux termes d'un contrat passé à Rio de Janeiro le 26 mars 1857 avec le gouvernement, cette société devait jouir de subventions et d'immunités très larges, à la condition d'introduire 50 000 colons dans l'Empire.

Dans ce but, l'Association Centrale de Colonisation a chargé trois maisons de commerce en Europe, dont la maison Beaucours et Cie (de Paris) de recruter et embarquer des colons au rythme de 500 par mois chacune. Rapidement toutefois, cette ambition va se heurter à des résistances -tant au Brésil qu'en Europe - et après le transfert de quelques milliers d'émigrants, l'Association va être dissoute.

Notre objectif est de raconter l'histoire de ce projet en nous plaçant des deux côtés de l'Atlantique : au Brésil, en soulignant la signification de la création de cette Association dans la politique impériale de peuplement du territoire ; en Europe, en présentant l'émigration

comme nouvel enjeu du commerce international, mais aussi en évoquant les réactions qu'une telle marchandisation va provoquer (révoltes,, mobilisations diverses...)

55 – WASTABLE Marielle

La disparition du pionnier et de l'émigrant. L'évolution de la figure de « l'Américain » dans la géographie scolaire française du premier tiers du XX^e siècle.

En prenant le cas de la figure de « l'Américain » dans le discours de la géographie scolaire française du premier tiers du XX^e siècle, cette communication montrera de quelle manière la fermeture des États-Unis à l'immigration européenne après la Première guerre mondiale fait évoluer l'image des Américains dans les représentations sociales françaises.

Au début du XX^e siècle, les États-Unis se posent sur l'échiquier mondial en grande puissance dont le poids sera renforcé au lendemain de la Grande Guerre. C'est à cette période que les États-Unis commencent à être perçus par les pays européens comme un concurrent redoutable sur le plan économique, militaire, commercial et diplomatique alors que l'émigration européenne vers ce pays connaît un fléchissement en raison, entre autres, des politiques de quotas instaurées aux États-Unis. Au même moment apparaît en France, dans la littérature géographique scolaire, une figure de « l'Américain » dont l'identité rompt avec ses origines européennes, et dont l'image ne correspond plus à celle de l'émigrant européen ou du pionnier, c'est-à-dire à une figure de la mobilité.

Notre étude est basée sur l'analyse d'un corpus d'une dizaine de manuels scolaires de géographie de terminale datant de 1906 à 1939 sélectionnés chez différents éditeurs ainsi que sur la littérature géographique universitaire et grand public du premier tiers du XX^e siècle. Ce travail questionne la construction de l'identité américaine vue d'Europe à un moment de bascule où, de terre promise à coloniser, les États-Unis deviennent une puissance étrangère vers laquelle toute émigration européenne est restreinte. Nous montrerons que, bien que la France n'ait pas été un grand pays d'émigration vers les États-Unis, l'enseignement géographique qui y est pratiqué suit cette évolution malgré son apparente neutralité. En d'autres termes, nous démontrerons que le discours géographique scolaire français du début du XX^e siècle destiné à une élite - peu d'élèves allaient alors au lycée - contribue à mettre en place, au moment où toute mobilité vers les États-Unis devient difficile, une image ambiguë de « l'Américain » qui préfigurerait celle de « l'Américain Moyen » dans les représentations sociales d'après la Seconde guerre mondiale.

Indications bibliographiques :

MOSCOVICI S., (1987), « Les représentations sociales », *Actes du II^e colloque de didactique de l'histoire et de la géographie*, Paris, INRP

TODOROV T., (1989), *Nous et les autres*, Seuil, Paris, 538p

PORTES J., (1990), *Une fascination réticente. Les États-Unis devant l'opinion française 1870-1914*, Presses universitaires de Nancy, Nancy

ROGER P., (2002), *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Editions du Seuil, Paris, 600p

CLERC P., (2002), *La culture scolaire en géographie. Le monde dans sa classe*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 185p

Sources de données : Bibliographie, Archives nationales et Archives diplomatiques